This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III. A. 998

~~C/2 147 A.1~~

N°4

RÉIMPRESSION DES ÉDITIONS ORIGINALES
DES PIÈCES DE MOLIÈRE

SGANARELLE

OU

LE COCU IMAGINAIRE

TIRAGE :

350	exemplaires	sur papier vergé (nos 44 à 393).
20	—	sur papier Whatman (nos 24 à 43).
20	—	sur papier de Chine (nos 4 à 23)
2	—	sur parchemin (nos 2 et 3).
1	—	sur vélin (no 1).
393	exemplaires numérotés.	

No 384

MOLIÈRE

SGANARELLE

OU

LE COCU IMAGINAIRE

Édition originale

RÉIMPRESSION TEXTUELLE PAR LES SOINS

DE

LOUIS LACOUR

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXII

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 JUN 1963
OF OXFORD
LIBRARY

RÉFLEXIONS

SUR

SGANARELLE OU LE COCU IMAGINAIRE

Molière venait de faire jouer les *Précieuses ridicules* (18 novembre 1659), et son génie avait obtenu dans Paris une éclatante consécration, lorsqu'il songea à monter une nouvelle pièce, souvenir des traditions burlesques de ses courses dramatiques. *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* fut représenté pour la première fois dans la salle du Petit-Bourbon le 28 mai 1660. Poursuivant le but qu'il s'était proposé, de mettre à la scène les différents travers de son temps, Molière s'attaqua cette fois aux sottises de la bourgeoisie. Comme toujours, les provinces renchérissaient sur Paris, et, dans leurs habitudes d'assimilation, exagé-

raient les ridicules de la capitale. Là s'était instruit Molière. A distance, les vices, les défauts de la grande ville prennent de telles proportions qu'il reste peu de chose à faire pour les mettre en perspective sur le théâtre et les éclairer des feux de la rampe. C'est à Nantes, à Bordeaux, à Toulouse, à Lyon, que Molière avait surpris ses types dans leur réalité si plaisante. Il avait copié les précieuses dans les salons et les ruelles des châteaux à la mode; il avait vécu de la vie bourgeoise à la table et au foyer de ses hôtes d'occasion. « Les plus excellentes choses, dit-il, sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés [1]. » Paris, se figurant voir sa ressemblance, cria à l'exagération : c'était l'image de ses imitateurs.

L'histoire bibliographique de l'édition *princeps* de *Sganarelle* est des plus curieuses. Les mêmes hésitations qui s'étaient emparées de l'esprit de Molière lorsqu'il s'était agi de confier à la presse le manuscrit des *Précieuses ridicules* se reproduisirent lorsqu'on lui demanda sa nouvelle pièce « On ne me laisse pas respirer ! » s'était-il écrit à la fin de sa préface précédente. Cette fois il éloigna les solliciteurs. Peut-être voulait-il revoir son œuvre; peut-être craignait-il que ses modèles ne se reconnussent et ne fissent tapage,

1. *Les Précieuses ridicules*. Voyez notre édition. Paris, Jouaust, 1867, in-18.

ou bien redoutait-il de perdre les profits des représentations en enrichissant les répertoires de ses rivaux de France et de l'étranger. Enfin il refusait toutes les propositions, lorsque, le 12 août, parut à Paris, dans la boutique de Jean Ribou, sur le quai des Augustins, et sous la forme d'un petit volume in-12, ce même *Sganarelle* que son auteur, après avoir lassé toutes les importunités, gardait avec tant de vigilance dans ses cartons Le privilége portait la date du 26 juillet et le nom d'un sieur de Neuf-Villenaine, personnage absolument inconnu. En tête du livre se lisait une lettre « à un amy » disant tout le bien du monde de la nouvelle comédie de « M. de Molier », et chaque scène était précédée par un sommaire des plus élogieux à l'adresse de l'artiste qui remplissait le rôle de Sganarelle, c'est-à-dire du même « M. de Molier ». Là-dessus, grand scandale dans la République des lettres. Neuf-Villenaine ne craignait pas de couvrir Paris d'affiches pour annoncer sa publication. On attendait avec curiosité les effets de la colère du poëte, qui semblait avoir prévu dans les *Précieuses ridicules* cette atteinte prochaine à ses droits. « C'est une chose étrange, avait-il dit dans sa préface, qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste et je pardonnerais toute autre violence plutôt que celle-là. » Cependant le pardon semblait tout accordé d'avance. Ribou sans encombre vendait son édition contrefaite, et,

lorsqu'il l'eut épuisée, Molière, pour toute vengeance, exigea seulement que son nom fût substitué à celui de Neuf-Villenaine *dans le privilége* des éditions subséquentes, ce qui eut lieu. Poquelin ne se montra pas autrement froissé de la collaboration de Neuf-Villenaine. Il conserva sa préface et ses arguments : il consentit même à grossir le livre d'une lettre singulière de son contrefacteur, laquelle serait, sous prétexte d'excuses publiques, un rare tissu d'impertinences, si elle n'était plutôt, comme il nous semble, une aimable plaisanterie. On en va juger, la voici telle quelle :

A MONSIEVR DE MOLIER

CHEF DE LA TROVPPE DES COMEDIENS

DE MONSIEVR, FRERE VNIQVE DV ROY

MONSIEVR,

Ayant esté voir vostre charmante Comédie du Cocv Imaginaire, *la premiere fois qu'elle fit paroistre ses beautez au Public, elle me parut si admirable, que ie crûs que ce n'estoit pas rendre justice*

à vn si merueilleux Ouurage, que de ne le voir qu'vne fois, ce qui m'y fit retourner cinq ou six autres ; et comme on retient assez facilement les choses qui frappent viuement l'imagination, i'eus le bon-heur de la retenir entiere, sans aucun dessein prémedité, et ie m'en apperceus d'vne maniere assez extraordinaire. Vn jour, m'estant trouué dans vne assez celebre Compagnie, où l'on s'entretenoit et de vostre Esprit, et du Genie particulier que vous avez pour les Pieces de Theatre, ie coulay mon sentiment parmy celuy des autres ; et pour encherir par dessus ce qu'on disoit à vostre auantage, ie voulus faire le recit de vostre Cocv Imaginaire, *mais ie fus bien surpris quand ie vis qu'à cent Vers pres, ie sçauois la Piece par cœur, et qu'au lieu du sujet, ie les auois tous recitez ; cela m'y fit retourner encore vne fois pour acheuer de retenir ce que je n'en sçauois pas. Aussi-tost vn Gentilhomme de mes Amis, extraordinairement curieux de ces sortes d'Ouurages, m'ecriuit et me pria de me* [*luy*?] *mander ce que c'estoit que le* Cocv Imaginaire, *parce que, disoit-il, il n'auoit point veu de Piece dont le titre promit rien de si spirituel, si elle estoit traittée par vn habile Homme. Ie luy enuoyay aussi-tost la Piece que i'auois retenuë, pour luy montrer qu'il ne s'estoit pas trompé ; et comme il ne l'auoit point veuë representer, ie crûs à propos de luy enuoyer les Argumens de chaque Scene, pour luy montrer que quoy que cette Piece soit admirable, l'Autheur, en la representant luy-mesme, y sçauoit encore faire découvrir de nouuelles beautez. Ie n'oubliay pas de luy mander expressément et mesme de le conjurer de n'en laisser*

rien sortir de ses mains; cependant, sans sçauoir comment cela s'est fait, i'en ay veu courir huit ou dix Coppies en cette Ville, et i'ay sceu que quantité de gens estoient prests de la faire mettre sous la Presse; ce qui m'a mis dans vne colere d'autant plus grande, que la pluspart de ceux qui ont décrit cet ouurage l'ont tellement défiguré, soit en y ajoûtant, soit en y diminuant, que ie ne l'ay pas trouué reconnoissable; et comme il y alloit de vostre gloire et de la mienne que l'on ne l'imprimast pas de la sorte, à cause des Vers que vous avez faits, et de la Prose que j'y ay adjoustée, i'ay crû qu'il falloit aller au deuant de ces Messieurs, qui impriment les gens malgré qu'ils en ayent, et donner vne Coppie qui fut correcte (ie puis parler ainsi, puisque ie croy que vous trouuerez vostre Piece dans les formes), i'ay pourtant combattu long temps auant que de la donner; mais enfin i'ay veu que c'estoit vne necessité que nous fussions imprimez, et ie m'y suis resolu d'autant plus volontiers, que i'ay veu que cela ne vous pouuoit apporter aucun dommage, non plus qu'à vostre Trouppe, puis que vostre Piece a esté joüée pres de cinquante fois. Ie suis,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble serviteur **.

Dans l'opinion générale des critiques, les choses se passèrent comme nous venons de les exposer en les complétant par les explications

invraisemblables du sieur **. D'autres bibliographes estiment pourtant qu'une sorte de collaboration, d'entente ou de laisser-faire bienveillant, a pu régler les relations de Molière et de Neuf-Villenaine. Nous penchons pour notre part vers cette dernière opinion, que rien, il faut le dire, ne contrarie sérieusement. Déjà tout lecteur impartial a remarqué que le prétendu contrefacteur n'avait pu agir sans un congé régulier. Comment se justifierait autrement la condescendance de Molière à laisser pendant toute sa vie les éditions se succéder chez ses libraires favoris sans apporter le plus petit changement, lui, l'auteur, à ce texte imprimé de mémoire; lui, le comédien, à ces jeux de scène étudiés loin des coulisses; à ces arguments labourés de coups d'encensoir à son adresse? Ignore-t-on que la réclame commençait à s'acclimater en France sous la protection des gazetiers, et que les gens de théâtre savaient en faire aussi bon usage que les médecins, les apothicaires et tous les praticiens dont l'industrie a besoin de la publicité et ne peut vivre sans elle [1] ?

1. La pièce se joua encore une dizaine de fois après la mise en vente du livret, et l'on peut supposer que les éloges qu'il contient contribuèrent pour une petite part à la durée des représentations (elles avaient lieu trois fois par semaine depuis le 28 mai). Ce succès gêna bien quelqu'un, Perrault, dont la gloire se lassait d'attendre la salle du Petit-Bourbon, promise à son marteau démolisseur. La dernière pierre de l'antique construction fit place aux fondations de la colonnade du Louvre.

La lecture des arguments suggère bien des réflexions concluantes. On peut voir dans cette innovation une tentative de Molière pour le perfectionnement de la description des jeux de scène, ces conceptions éphémères qui disparaissent avec leurs créateurs. N'avait-il pas écrit encore, dans l'avis qui précède les *Précieuses ridicules,* pages qu'on ne saurait trop citer dans cette circonstance : « Une grande partie des grâces qu'on y a trouvées *dépendent de l'action* et du ton de voix. *Il m'importait* qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements. » — « Quelques beautés que cette pièce vous fasse voir sur le papier, » dit à son tour Neuf-Villenaine en parlant du *Cocu imaginaire,* « elle n'a pas encor tous les agrémens que le théâtre donne d'ordinaire à ces sortes d'ouvrages. Je tascheray toutefois de vous en faire voir quelque chose, quoy qu'il soit assez difficile de bien exprimer sur le papier ce que les poëtes appellent jeux de théâtre, *qui sont de certains endroits consistant presque toujours dans l'action.* »

Et ceci : parlant du bon vieillard parent de Sganarelle, Neuf-Villenaine regrette de ne point avoir pour le représenter le pinceau de Mignard. Or, au moment où Ribou publia la nouvelle pièce, Mignard travaillait aux fresques de ce dôme du Val-de-Grâce dont Molière, ami du grand artiste, devait un jour décrire les merveilles avec tant de complaisance et d'admira-

tion. Le rapprochement est au moins singulier.

Quant à la poursuite judiciaire que Molière aurait exercée contre Ribou, on n'en cite pas trace. D'ailleurs, éditeur et poëte continuèrent d'entretenir les meilleures relations. La substitution du nom de Molière à celui de Neuf-Villenaine se fit avec aussi peu d'éclat que possible, et surtout sans autre ennui pour ce dernier que celui de s'entendre chansonner par Somaize dans son méchant *Songe du resveur :*

Molière, notre cher ami,
Que nous n'aimons pas à demi,
Depuis quelque temps a su faire
Un Cocu, *mais* imaginaire.
Cependant un archigredin,
Qui n'a pas pour avoir du pain...,
Fut pour lors assez effronté
Pour, je ne sais comment, le prendre
Et de plus pour le faire vendre.

Sganarelle obtint ce succès inusité dans la saison la moins propice et au moment où, appelée aux fêtes du mariage du roi, la cour ne pouvait donner l'exemple des applaudissements ni ajouter par sa présence à l'attrait des représentations. Il y en eut consécutivement plus de quarante, toutes très-suivies [1].

1. Dans sa nouveauté *Sganarelle* rapporta à Molière la somme de 1,500 livres, distribuée en trois payements men-

La parodie, qui s'attachait déjà aux auteurs connus, s'empara de la nouvelle pièce, ou plutôt l'éditeur Jean Ribou, voulant en tirer tout le profit qu'elle promettait, chercha à lui donner une sorte de pendant sous le titre de *la Cocue imaginaire*. Autre détail bibliographique digne d'attention : la date du privilége accordé à l'auteur de cet essai, « le sieur Doneau », est du 25 juillet 1660, et le privilége de Neuf-Villenaine porte celle du lendemain [1]. L'ouvrage du premier fit peu de bruit; l'on doute même qu'il ait été joué, quoique le chevalier de Mouhy fixe sa représentation à l'hôtel de Bourgogne en novembre 1661. Toutefois il appartient à l'histoire littéraire et a eu plusieurs éditions [2].

suels depuis le mois de juin 1660. Le 7 septembre, La Grange inscrit dans son registre la note suivante : « Achevé de payer M. de Molière pour le *Cocu* en lui donnant pour la troisième fois 500 livres. »

1. Joignez à la coïncidence des dates la parité des éloges. Ils sont conçus presque dans les mêmes termes. Neuf-Villenaine : « Je suis asseuré que vous y trouverez quantité de vers que plus vous relirez, plus vous connoistrez avoir esté profondement pensez... L'on n'y voit rien de forcé, tout y est naturel. » Doneau : « Jamais on ne vit de sujet mieux conduit, jamais rien de si bien fondé que la jalousie de Sganarelle, et jamais rien de si spirituel que les vers. »

2. Voici les principales :

La Cocue imaginaire (et dans le privilége : *Les Amours d'Alcippe et de Céphise*). Paris, Jean Ribou, 1660. In-12 de 48 pp.

La même. Paris, Jean Ribou, 1662. In-12.

Plus tard, le succès de la pièce de Molière inspira à Poisson la pensée de mettre à la scène un nouveau Sganarelle. Cette comédie, qui parut à l'hôtel de Bourgogne au mois d'août 1672, était intitulée *le Cocu battu et content*.

Molière avait trouvé l'idée première de la sienne dans un canevas italien : *Il Ritratto ovvero Arlichino cornuto per opinione* (Le Portrait ou Arlequin cornu en imagination). Suivant toute vraisemblance, il se contenta d'imiter l'intrigue. Les traits de son génie éclatent dans les moindres détails de l'œuvre transformée : bouffonnerie des situations, étude approfondie des caractères, énergie comique du style, emploi des gauloiseries du vieil âge merveilleusement renouvelées. Voilà Molière entier.

Dernière remarque. Nous allons voir réapparaître le *Sganarelle* du *Médecin volant*. Mascarille, — *Mascarillus imperator!* est détrôné. Un autre prend sa place dans la galerie des types molièresques, ce Sganarelle qui sera bientôt légendaire, personnage sublime en son genre, un idéal de laideur et de gaieté.

Le sous-titre de la pièce de *Sganarelle* a aussi son histoire, — longue et plaisante histoire. Au moment où Molière l'écrivit, le gros mot que

La même. (Hollande), Wolfgang, Le Quærendo, 1662. In-12 de 5 ff. y compris le titre et 26 pp.

La même, avec une préface de M. Paul Lacroix. Turin, J. Gay et fils, 1870. In-12 de x-48 pp.

Baillet, quelques années plus tard, devait remplacer par un C suivi de trois étoiles, était encore de mode dans le monde bourgeois. Il jouissait aussi du droit de libre circulation parmi toutes les classes de la société. On ne craignait pas de l'employer aussi bien au jeu du Roi que dans le sanctuaire des parlements. L'aimable chevalier de Cailly s'en sert à maintes reprises dans ses « diverses petites poésies », imprimées en 1667 et qui sont dédiées à « Monseigneur Colbert, Ministre d'Estat ». En voici deux des plus jolies :

LA FOIRE DE S. GERMAIN AVANCÉE EN 1663.

A un Amy.

En mil six cens soixante-trois,
Puisque nostre Foire commence
Le second jour du premier mois,
Veux-tu savoir ce que j'en pense?
Cet an, mon cher amy, le Cocuage avance ;
Ces Cocus que la Foire eust faits en Février
S'en vont se faire en Janvier.

SUR CE QUE LE BRUIT QUI EN COURAIT SE TROUVA FAUX.

Sur le bruit qui par tout couroit
Que d'un mois tout entier la Foire avanceroit,

Aux Cocus de cet an je dis leur destinée.
Ce bruit se trouve faux, je connais mon abus,
Et je vous dis que ces Cocus
Se feront comme l'autre année.

Le fameux mot faisait donc bon visage. Il surnagea une vingtaine d'années encore et puis s'effaça tout d'un coup. La pudeur fut bientôt même effarouchée à tel point que sous Louis XV, en ces jours où les mœurs françaises avaient tant gagné dans l'estime du monde, on n'osa plus représenter la pièce. Quel scandale lorsqu'on apprit en 1773 qu'elle serait jouée à Fontainebleau! Et elle le fut en effet, mais gazée, et sous ce titre simple et tout nouveau : *Sganarelle ou les Fausses alarmes*, soufflé par les parodistes des tréteaux de Collé. Un bibliographe du jour ne choquait donc personne en écrivant cette sottise: « Le titre seul de cette pièce la feroit proscrire aujourd'hui. Un philosophe bel esprit, fertile en paradoxes, a prétendu que nous n'avions jamais acquis la décence qu'aux dépens des mœurs. Il oublie qu'en fait de mœurs la décence extérieure est déjà une vertu, et que si Licurgue permit aux femmes de s'en écarter, ce fut pour corriger un vice beaucoup plus dangereux, vice dominant chez les sévères Spartiates [1]. »

1. *Dictionnaire dramatique*, Paris, Lacombe, 1776. In-8, t. I, p. 251.

Le dégoût de ces raffinés ne s'arrêtait pas à un seul mot. On en comptait tant d'autres dans *Sganarelle*. Écoutez plutôt Bret, le fameux commentateur de Molière au XVIIIe siècle : « Molière, par le choix des noms comiques et bas de Sganarelle, de Gorgibus et de Villebrequin, annonçait suffisamment à ses spectateurs qu'ils devaient s'attendre à cette liberté grossière de style, qui est ordinaire à de très-petits bourgeois tels que ceux-ci. »

Et Bret, censeur royal, s'y connaissait. Aussi n'est-ce pas le titre de la pièce, ne sont-ce pas des noms si « bas » qui excitent seuls sa vertueuse colère. Il gémit sur bien d'autres expressions : « Mon pelé! mon rustre! mâtine! » remarque-t-il, « voilà des mots terribles pour nos oreilles délicates. » Ce n'est pas tout. « Trogne » le renverse. Puis, la rime aidant, sa rage éclate; un pauvre mot bien naturel, bien expressif, baptisé dans les eaux pures de Vaugelas et de l'Académie, est sa dernière victime : le mot... vergogne! Il le crie bien haut : « Vergogne est du style le plus grossier![1] »

Sganarelle termina son odyssée dans la compagnie d'un certain Gardy qui l'intitula : *Le Mari qui se croit trompé* (Paris, Fages, an XI, in-8°). Ce fut sa dernière étape.

1. Ajoutons, pour être juste, que plus tard il reconnut publiquement cette dernière erreur, sans rien retrancher pourtant à ses autres anathèmes.

De nos jours le public ne souffre plus que personne ose porter la main sur les conceptions du génie de Molière. Au théâtre, les artistes, revenus à de saines traditions, respectent tous les détails de l'œuvre et sont applaudis. — Le succès de notre publication est lui-même une preuve de cette nouvelle révolution du goût.

Dressons maintenant la liste des principales éditions :

1660. *Sganarelle ou le Cocu imaginaire.* (Se reporter au titre reproduit ci-dessus.) In-12 de 4 ff. et 59 pp.

C'est l'édition *princeps* que nous reproduisons d'après un exemplaire de la Bibliothèque nationale qui nous a été communiqué par M. Paul Chéron, bibliothécaire[1].

1662. La même pièce. *Paris, Guillaume de Luyne.* In-12 de 4 ff. et 59 pp.

Édition indiquée par Brunet. Ne se trouve ni à la Bibliothèque nationale ni dans celle de Victor Cousin.

1. M. Paul Chéron a bien voulu nous prêter son concours pour la recherche des éditions publiées du vivant de Molière. Nous profitons de cette circonstance pour lui exprimer nos vifs remercîments. Déjà cette collection tient de lui le texte original des *Précieuses ridicules*, dont un exemplaire fait partie de son cabinet de Sannois.

— La même pièce. (Hollande), *Wolfgang*. Le Quærendo. In-12 de 4 ff. et 40 pp.

Édition publiée *suivant la copie imprimée à Paris* et dédiée à Molière.

1663. La même pièce. *Paris*, *Courbé*. In-12.

Édition identique à celle de 1660.

1664. La même pièce. *Paris, Jean Ribou*. In-12.

Édition citée par Brunet et qui portait le nom de *Molier* sur le titre. Brunet suppose qu'elle a été imprimée en province. On n'y trouve ni la préface ni les arguments du sieur de Neuf-Villenaine. Ce serait la seule édition ainsi tronquée du vivant de Molière.

— La même pièce. *Paris*, *Guillaume de Luyne*, 1664. In-12 de 4 ff. et 65 pp.

1665. La même pièce. *Paris, Thomas Joly* (libraire juré, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Palme). In-12 de 4 ff. et 59 pp.

« Cette édition, nous dit M. Paul Chéron, est réimprimée page pour page sur celle de 1660. » — Il en existe des exemplaires sous le nom d'Estienne Loyson.

1666. La même pièce. *Paris, Jean Ribou*. In-12.

1674. De Leris, *Dictionnaire des Théâtres*, 1763, p. 114, mentionne à cette date une édition in-4°, la première où la pièce aurait été divisée en trois actes. Cette transformation semble pourtant ne s'être opérée que bien plus tard, à en croire Bret (*Œuvres de Molière*, 1786, in-12, t. II, p. 2 : Avertissement sur Sganarelle). « Il est aisé d'appercevoir, dit-il, pourquoi les éditeurs de Molière, depuis 1734 jusqu'à nous, ont partagé cette pièce en trois actes. La scène restait vide après la sixième et la dix-septième scène, et ils ont pu croire que cette coupure était indiquée par Molière. » M. Paul Lacroix (*Bibliographie molièresque*, Turin, Gay et fils, 1872, in-12, p. 26) ne cite qu'une édition ainsi contrefaite : *Le Cocu imaginaire*, comédie en vers et en trois actes. Paris, Compagnie des libraires, 1761. In-8°.

1675. La même pièce (Amsterdam, Elsevier), à la Sphère, 1675. In-12 de 4 ff. et 60 pp.

Première édition sortie des presses de Daniel Elzevier.

1680. La même pièce. Réimpression de la précédente édition par le même éditeur.

NOTES ET VARIANTES

— Page 8. *Gorgibus.*

Bret remarque fort justement que le nom de Gorgibus n'est pas imaginaire, et cite un passage des *Mémoires* de Retz pour appuyer son dire. Ce nom figure également dans les registres des délibérations du corps des échevins de Paris au XVIIe siècle, où nous l'avons relevé plusieurs fois.

— P. 12.

Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie.

Clélie, fameux roman de Mlle de Scudéry, était alors dans tout l'éclat de sa vogue. Gorgibus, en s'emportant contre les « colibets d'amour », fait allusion entre autres choses à la carte du Tendre, publiée pour la première fois dans cet étrange recueil.

— Idem.

Les Quatrains de Pibrac et les doctes Tablettes
Du Conseiller Mathieu.

Les *Quatrains* de Pibrac avaient remplacé depuis près d'un siècle les *Distiques* de Caton dans les mains de la jeunesse française. On les traduisit dans toutes les langues.

La naïveté de certains de ces « beaux dictons » rendrait pourtant difficile aujourd'hui leur réimpression textuelle pour l'usage auquel ils furent si longtemps destinés. Nous citons. Dans le premier exemple, « ce bon M. de Pibrac », comme disait Montaigne, parle du troupeau d'Épicure :

Et cependant il se veautre et patrouille
Dans un bourbier puant de tous costés,
Et du limon des sales voluptés
Il se repaist comme une orde grenouille.
. . . . . .

Hante les bons, des meschants ne t'accointe,
Et mesmement en la jeune saison
Que l'appetit pour forcer la raison
Arme nos sens d'une brutale pointe.
. . . . . .

Il ne faut pas au plaisir de la couche
De chasteté restreindre le beau don;
Et cependant livrer à l'abandon
Ses yeux, ses mains, son oreille et sa bouche.

Soyons certains que déjà du temps de Molière tout ce fatras vieillissait. Les citations de Gorgibus ont un sens railleur qui ne doit point nous échapper.

Les *Tablettes de la vie et de la mort* ne sont guère connues aujourd'hui que par cette citation de Molière. Pierre Matthieu (1563-1621) eut de son temps autant de succès que Pibrac. Son livre, qui tira son nom de la forme oblongue sous laquelle on l'imprima d'abord, resta l'un des manuels de l'enfance jusqu'à la réforme de l'enseignement par les classiques. On le trouve souvent imprimé à la suite des *Quatrains* de Pibrac et de ceux du président Favre, et quelquefois sous le titre de *Quatrains de la vanité du monde*.

— Idem.

La Guide des Pecheurs est encore un bon livre.

Guida de Pecadores, publié d'abord sans indication de lieu ni date et réimprimé à Salamanque en 1570, in-8°, était l'œuvre du prédicateur espagnol Louis de Grenade (1505-1588). Traduit en français sous le titre de *La Guide des Pecheurs*, il devint en peu de temps l'un des traités religieux les plus populaires. A l'époque où fut joué *Sganarelle* il paraissait à Paris une version nouvelle des œuvres de Louis de Grenade par Guillaume Girard, et cette circonstance a pu contribuer à appeler l'attention de Molière sur l'ouvrage du dominicain. On sait que déjà Mathurin Regnier en avait placé le titre à côté des œuvres de S. Bernard, dans sa *Macette*. Mais Regnier était chanoine.

— P. 18.

. . . . . *Quoy ce n'est que cela.*

VAR.

. . . . . « Quoy, n'est-ce que cela. »

(1665)

— IDEM.

. . . . . *Je vais faire venir*
Quelqu'un pour l'emporter, vueillez la soustenir.

VAR.

. . . . . Daignez me l'apporter,
Il lui faut du vinaigre et j'en cours apprêter.

(1682)

L'emploi de cette variante permet de se passer du personnage désigné comme « l'homme que la suivante amène ».

— P. 20.

Mais de sa trahison je ne fais plus de doute.

VAR.

« Mais de sa trahison je ne suis plus en doute. »
(1682)

— P. 21.

Cela seroit commode et j'en sçay tel icy...

Par exception, le mot *tel* s'employait encore pour les deux genres.

— P. 24.

Hon que cela sent bon.

VAR.

« Oh! que cela sent bon. »
(1682)

— IDEM.

Peut-on trouver en moy quelque chose à redire.

VAR.

« Qui peut trouver en moy quelque chose à redire.»
(1665)

— IDEM.

Il faut à son mary le ragoust d'un galand.

VAR.

« Il faut joindre au mari le ragoût d'un galant. »
(1682)

— P. 25.

Que me veux donc par là conter ce maistre yvrogne.

VAR.

« Que me veut donc conter par là ce maistre ivrogne. »

— P. 26.

Va, poursuis ton chemin.

VAR.

« Va, va, suis ton chemin. »

(1682)

— IDEM.

Ouy, tu crois m'eschapper, je l'auray malgré toy.

Fin du premier acte dans les éditions où la pièce est divisée arbitrairement en trois actes.

— P. 28.

Nous sommes à picquer de chiennes de mazettes.

VAR.

« Nous sommes à piquer des chiennes de mazettes. »

(1682)

— P. 29.

Contre les coups que peut vous porter la fortune.

VAR.

« Contre les coups que peut vous donner la fortune. »

(1665)

— P. 34.

Quoy, celle, dites-vous dont vous tenez ce gage.

VAR.

« Quoy! celle, dites-vous, qui conservoit ce gage. »

(1682)

— P. 41.

Qui sçait comme en ses mains ce portraict est venu,
Et si l'homme apres tout luy peut estre connu?
Informez-vous en donc.

VAR.

« Sçait-on comme en ses mains ce portrait est venu,
« Et si l'homme apres tout luy peut estre connu?
« Informez-vous en mieux. »

(1682)

— P. 43.

De l'obligeant secours.

VAR.

« Du secours obligeant. »

(1682)

— P. 50.

Courons donc le chercher cependant qu'il m'affronte.

VAR.

«Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte.»

(1682)

— P. 52. Dernier vers.

C'est par ces mots que se termine le second acte dans les éditions où la pièce est divisée en trois actes.

— P. 59.

Oüy, j'ay juré sa mort, rien ne peut l'empecher.

VAR.

« Ouy, j'ai juré sa mort, rien ne peut m'empecher. »

(1665)

— P. 61.

Suffit. Vous sçavez bien où le bois me fait mal.

VAR.

« Suffit. Vous sçavez bien où le bât me fait mal. »

(1682)

— IDEM.

De qui son ame ait lieu de se croire offencée.

VAR.

« Dont son âme ait sujet de se croire offensée. »

(1682)

— IDEM.

Vous me deffendez mieux que je n'aurois (sçeu) faire.

VAR.

« Non, non, vous dites mieux que je ne saurois faire.

(1682

— P. 64.

Desja depuis long-temps.

VAR.

« Depuis assez longtemps. »

(1682)

— P. 66.

Accepte sans façon le marché qu'on propose.

VAR.

« Accepte sans façon le parti qu'on propose. »

(1682)

TAYLOR INST. - OXFORD -

SGANARELLE

OU

LE COCU IMAGINAIRE

(PARIS, 1660)

SGANARELLE
OV
LE COCV IMAGINAIRE.

COMEDIE

Auec les Arguments de chaque Scene.

A PARIS,
Chez IEAN RIBOV, sur le Quay des Augustins, à l'image Saint-Louïs.

M. DC. LX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A VN AMY.

MONSIEVR,

Vous ne vous estes pas trompé dans vostre pensée, lors que vous auez dit (auant que l'on le ioüast) que si le Cocu Imaginaire *estoit traité par un habile homme, se deuoit estre une parfaitement belle Piece : c'est pourquoy ie croy qu'il ne me sera pas difficile de vous faire tomber d'accord de la beauté de cette Comedie, mesme auant que de l'auoir veuë, quand ie vous auray dit qu'elle part de la plume de l'ingenieux Autheur des Pretieuses Ridicules. Iugez apres cela, si se ne doit pas estre un Ouurage tout à fait galand et tout à fait spirituel, puisque se sont deux choses que son Autheur possede auantageusement. Elles y brillent aussi auec tant d'eclat, que*

cette piece surpasse de beaucoup toutes celles qu'il a faites, quoy que le sujet de ces Pretieuses Ridicules soit tout à fait spirituel, et celuy de son Dépit Amoureux tout à fait galand. Mais vous en allez vous mesme estre iuge dés que vous l'aurez leuë, et ie suis asseuré que vous y trouuerez quantité de Vers qui ne se peuuent payer, que plus vous relirez plus vous connoistrez avoir esté profondement pensez. En effect le sens en est si mysterieux, qu'ils ne peuuent partir que d'un homme consommé dans les Compagnies, et i'ose mesme auancer que Sganarelle *n'a aucun mouuement ialoux, ny ne pousse aucuns sentimens, que l'Autheur n'ait peut-estre ouys luy-mesme de quantité de gens au plus fort de leur ialousie, tant ils sont exprimez naturellement; si bien que l'on peut dire que quand il veut mettre quelque chose au iour, il le lit premierement dans le monde (s'il est permis de parler ainsi), ce qui ne se peut faire sans auoir un discernement aussi bon que luy, et aussi propre à choisir ce qui plaist. On ne doit donc pas s'estonner apres cela, si ses Pieces ont une si extraordinaire*

reüssite, puisque l'on n'y voit rien de forcé, que tout y est naturel, que tout y tombe sous le sens, et qu'enfin les plus spirituels confessent, que les passions produiroient en eux les mesmes effects qu'ils produisent en ceux qu'il introduit sur la Scene.

Ie n'aurois iamais fait, si ie pretendois vous dire tout ce qui rend recommandable l'Autheur des Pretieuses Ridicules et du Cocu Imaginaire : C'est ce qui fait que ie ne vous en entretiendray pas dauantage, pour vous dire que quelques beautez que cette Piece vous fasse voir sur le papier, elle n'a pas encor tous les agrémens que le Theatre donne d'ordinaire à ces sortes d'Ouurages. Ie tascheray toutefois de vous en faire voir quelque chose aux endroits où il sera necessaire pour l'intelligence des Vers et du sujet, quoy qu'il soit assez difficile de bien exprimer sur le papier ce que les Poëtes appellent Ieux de Theatre, qui sont de certains endroits où il faut que le corps et le visage joüent beaucoup, et qui dépendent plus du Comedien que du Poëte, consistant presque tousiours dans l'action : C'est pourquoy

ie vous conseille de venir à Paris, pour voir representer le Cocu Imaginaire *par son Autheur, et vous verrez qu'il y fait des choses qui ne vous donneront pas moins d'admiration, que vous aura donné la lecture de cette Piece; mais ie ne m'apperçois pas que ie vous viens de promettre de ne vous plus entretenir de l'esprit de cet Autheur, puisque vous en découurirez plus dans les Vers que vous allez lire, que dans tous les discours que ie vous en pourois faire. Ie sçay bien que ie vous ennüie, et ie m'imagine vous voir passer les yeux auec chagrin par dessus cette longue Epistre; mais prenez vous en à l'Autheur... Foin, ie voudrois bien éuiter ce mot d'Autheur; car ie croy qu'il se rencontre presque dans chaque ligne, et i'ay desia esté tenté plus de six fois de mettre Monsieur de Molier en sa place. Prenez vous-en donc à Monsieur de Molier, puisque le voila. Non, laissez-le-là toutefois, et ne vous-en prenez qu'à son esprit qui m'a fait faire une lettre plus longue que ie n'aurois voulu, sans toutefois auoir parlé d'autres personnes que de luy, et sans avoir dit le quar de ce que i'auois à dire à*

son auantage. Mais ie finis, de peur que cette Epistre n'attire quelque maudisson sur elle, et ie gage que dans l'impatience où vous estes vous serez bien aise d'en voir la fin et le commencement de cette Piece.

ACTEVRS.

GORGIBVS, Bourgeois de Paris.

CELIE, sa fille.

LELIE, Amant de Celie.

GROS RENÉ, Valet de Lelie.

SGANARELLE, Bourgeois de Paris, et Cocu imaginaire.

SA FEMME.

VILLEBREQVIN, Pere de Valere.

LA SVIVANTE de Celie.

VN PARENT de Sganarelle.

La Scene est à Paris.

SGANARELLE
OV
LE COCV IMAGINAIRE.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

GORGIBVS, CELIE,
SA SVIVANTE.

CETTE premiere Scene, ou Gorgibus entre auecque sa fille, fait voir à l'auditeur que l'auarice est la passion la plus ordinaire aux Vieillards, de mesme que l'amour est celle qui regne le plus souuent dans vn ieune cœur, et principalement dans celuy

d'vne fille : car l'on y voit Gorgibus, malgré le choix qu'il auoit fait de Lelie, pour son gendre, presser sa fille d'agréer vn autre Espoux nommé Valere, incomparablement plus mal fait que Lelie, sans donner d'autre raison de ce changement, sinon que le dernier est plus riche. L'on voit d'vn autre costé que l'amour ne sort pas facilement du cœur d'vne fille, quand vne fois il en a sceu prendre : c'est ce qui fait vn agréable combat dans cette Scene entre le pere et la fille, le pere luy voulant persuader qu'il faut estre obeïssante, et luy proposant pour la deuenir, au lieu de la lecture de Clelie, celle de quelques vieux Liures qui marquent l'antiquité du bonhomme, et qui n'ont rien qui ne parut barbare, si l'on en comparoit le style a celuy des ouurages de l'illustre Sapho. Mais que tout ce que son pere luy dit la touche peu, elle abandonneroit volontiers la lecture de toutes sortes de Liures pour s'occuper à repasser sans cesse en son esprit les belles qualitez de son Amant, et les plaisirs dont joüissent deux personnes qui se marient quand ils s'aiment mutuellement; mais las que ce cruel pere luy donne sujet d'auoir bien de plus tristes pensées, il l'a presse si fort que cette fille affligée n'a plus de recours qu'aux larmes, qui sont

les armes ordinaires de son sexe, qui ne sont pas toutefois assez puissantes pour vaincre l'auarice de cét insensible pere, qui l'a laisse tout esplorée. Voicy les Vers de cette Scene qui vous feront voir ce que ie vous viens de dire, mieux que ie n'ay fait dans cette Prose.

CELIE *sortant toute esplorée, et son pere la suiuant.*

AH! n'esperez iamais que mon cœur y consente.

GORGIBVS.

Que marmottez-vous là petite impertinente,
Vous pretendez choquer ce que i'ay resolu,
Ie n'auray pas sur vous un pouuoir absolu,
Et par sottes raisons vostre jeune ceruelle
Voudroit regler icy la raison paternelle.
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loy,
A vostre aduis, qui mieux, ou de vous, ou de moy,
O sotte, peut iuger ce qui vous est vtille!
Par la corbleu, gardez d'eschauffer trop ma bille,
Vous pouriez éprouuer sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sçait encor montrer quelque vigueur.
Vostre plus court sera Madame la mutine,
D'accepter sans façons l'époux qu'on vous destine.
I'ignore, dites-vous, *de quelle humeur il est,*
Et dois auparauant consulter s'il vous plaist.
Informé du grand bien qui luy tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en sçauoir dauantage,
Et cét espoux ayant vingt mille bons Ducats,
Pour estre aimé de vous doit-il manquer d'appas.

Allez, tel qu'il puisse estre auecque cette somme,
Ie vous suis caution qu'il est tres-honneste homme.

CELIE.

Helas!

GORGIBVS.

Et bien helas! que veut dire cecy,
Voyez le bel helas! qu'elle nous donne icy.
Hé! que si la colere vne fois me transporte,
Ie vous feray chanter helas! de belle sorte.
Voila, voila, le fruit de ces empressemens
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos Romans,
De colibets d'amour vostre teste est remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clelie.
Iettez-moy dans le feu tous ces méchants écrits
Qui gastent tous les iours tant de ieunes esprits,
Lisez-moy comme il faut au lieu de ces sornettes
Les Quatrains de Pibrac, et les doctes Tablettes
Du Conseiller Mathieu, ouurage de valeur
Et plein de beaux dictons à reciter par cœur.
La Guide des pecheurs est encore vn bon liure;
C'est-là qu'en peu de temps on apprend à bien viure,
Et si vous n'auiez leu que ces Moralitez,
Vous sçauriez vn peu mieux suiure mes volontez.

CELIE.

Quoy, vous pretendez-donc mon pere, que i'oublie
La constante amitié que ie dois à Lelie,
I'aurois tort si sans vous ie disposois de moy;
Mais vous mesme à ses vœux engageastes ma foy.

GORGIBVS.

Luy fut-elle engagée encore dauantage,
Vn autre est suruenu dont le bien l'en dégage.
Lelie est fort bien fait; mais apprends qu'il n'est rien

Qui ne doiue ceder au soin d'auoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans luy le reste est vne triste affaire.
Valere, je croy bien n'est pas de toy chery;
Mais s'il ne l'est amant, il le sera mary.
Plusque l'on ne le croit, ce nom d'espoux engage,
Et l'amour est souuent vn fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
Ou de droit absolu j'ay pouuoir d'ordonner.
Tréue donc ie vous prie à vos impertinences,
Que je n'entende plus vos sottes doleances:
Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
Manquez vn peu, manquez, à le bien recevoir,
Si je ne vous luy vois faire fort bon visage,
Ie vous... je ne veux pas en dire dauantage.

SCENE II.

CELIE, SA SVIVANTE.

QVi comparera cette seconde Scene à la premiere, confessera d'abord que l'Autheur de cette Pièce a vn génie tout particulier pour les Ouurages de Theatre, et qu'il est du tout impossible que ses pieces ne reüssissent pas, tant il sçait bien de quelle ma-

niere il faut attacher l'esprit de l'auditeur. En effet nous voyons qu'apres auoir fait voir dans la Scene precedente, vn pere pedagogue, qui tasche de persuader à sa fille, que la richesse est preferable à l'amour, il fait parler dans celle-cy (afin de diuertir l'auditeur par la variété de la matiere) vne veufue suiuante de Celie, et confidente toute ensemble, qui s'estonne de quoy sa Maistresse respond par des larmes à des offres d'Himen, et apres auoir dit qu'elle ne feroit pas de mesme si l'on la vouloit marier, elle trouue moyen de descrire toutes les douceurs du mariage; ce qu'elle execute si bien, qu'elle en fait naistre l'enuie à celles qui n'en ont pas tâté. Sa Maistresse, comme font d'ordinaire celles qui n'ont jamais esté mariées, l'escoute auec attention, et ne reculle le temps de joüir de ses douceurs, que parce qu'elle les veut gouster auec Lelie, qu'elle aime parfaitement, et qu'elles se changent toutes en amertumes, lors que l'on les gouste auec vne personne que l'on n'aime pas; c'est pourquoy elle monstre à sa Suiuante le Portrait de Lelie, pour la faire tomber d'accord de la bonne mine de ce Galand, et du sujet qu'elle a de l'aimer. Vous m'objecterez peut-estre que cette fille le doit connoistre,

puis qu'elle demeure auecque Celie, et que son pere l'ayant promise a Lelie, cét amant estoit souuent venu voir sa Maistresse; mais je vous respondray que Lelie estoit à la Campagne deuant qu'elle demeurast auec elle; apres cette disgression, pour la justification de nostre Autheur, voyons quels effets ce Portrait produit. Celle qui peu auparavant disoit, qu'il ne falloit jamais rejetter des offres d'Himen, aduoüe que Celie a sujet d'aimer tendrement un homme si bien-fait, et Celie songeant qu'elle sera peut-estre contrainte d'en espouser vn autre, s'euanoüit : sa Confidente appelle du secours. Cependant qu'il en viendra, vous pouuez lire ces Vers qui vous le feront attendre sans impatience.

LA SVIVANTE.

QVoy refuser Madame, auec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur,
A des offres d'Himen respondre par des larmes
Et tarder tant à dire vn oüy si plein de charmes.
Helas! que ne veut-on aussi me marier,
Ce ne seroit pas moy qui se feroit prier,
Et loings qu'vn pareil oüy me donna de la peine,
Croyez que j'en dirois bien viste vne douzaine.
Le Precepteur qui fait repeter la leçon
A vostre jeune frere, a fort bonne raison,
Lors que nous discourant des choses de la terre,

Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
Qui croist beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est separé.
Il n'est rien de plus vray, ma tres-chere Maistresse,
Et je l'esprouue en moy chetiue pecheresse.
Le bon Dieu fasse paix à mon pauure Martin.
Mais j'auois, luy viuant, le tein d'vn Cherubin,
L'embon-point merueilleux, l'œil guay, l'ame contente,
Et je suis maintenant ma commere dolente.
Pendant cét heureux temps, passé comme vn esclair,
Ie me couchois sans feu dans le fort de l'Hyver,
Seicher mesme les draps me sembloit ridicule,
Et je tremble à present dedans la Canicule.
Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moy,
Que d'auoir vn mary la nuit aupres de soy,
Ne fusse que pour l'heur d'auoir qui vous salué,
D'vn Dieu vous soit en-aide, alors qu'on esternué.

CELIE.

Peux-tu me conseiller de commettre vn forfait,
D'abandonner Lelie, et prendre ce mal-fait.

LA SVIVANTE.

Vostre Lelie aussi n'est ma foy qu'vne beste,
Puisque si hors de temps son voyage l'arreste,
Et la grande longueur de son esloignement
Me le fait soubçonner de quelque changement.

CELIE.

Luy montrant le Portrait de Lelie.

Ah! ne m'accable point par ce triste presage,
Vois attentiuement les traits de ce visage,
Ils jurent à mon cœur d'eternelles ardeurs,
Ie veux croire apres tout qu'ils ne sont pas menteurs,
Et comme c'est celuy que l'art y represente
Il conserue à mes feux vne amitié constante.

LA SVIVANTE.

Il est vray que ces traits marquent vn digne amant,
Et que vous auez lieu de l'aimer tendrement.

CELIE.

Et cependant il faut... ah! soustiens-moy. *Laissant tomber le Portrait de Lelie.*

LA SVIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir...ah! bon Dieux elle pasme.
Hé! viste, hola, quelqu'vn.

SCENE III.

CELIE, LA SVIVANTE, SGANARELLE.

CEtte Scene est fort courte, et Sganarelle, comme vn des plus proches voisins de Celie, accourt au cris de cette suivante, qui luy donne sa Maistresse à soustenir, cependant qu'elle va chercher encore du secours d'vn autre costé, comme vous pouuez voir par ce qui suit.

SGANARELLE.

QV'est-ce donc? me voila.

LA SVIVANTE.

Ma Maistresse se meurt.

SGANARELLE.

Quoy ce n'est que cela,
Ie croyois tout perdu de crier de la sorte;
Mais approchons pourtant. Madame, estes-vous morte.
Hays, elle ne dit mot.

LA SVIVANTE.

Ie vais faire venir
Quelqu'vn pour l'emporter, vueillez la soustenir.

SCENE IV.

CELIE, SGANARELLE, SA FEMME.

CEtte Scene n'est pas plus longue que la precedente, et la femme de Sganarelle, regardant par la fenestre, prend de la jalousie de son mary, a qui elle voit tenir vne femme entre ses bras et descend pour le surprendre, cependant qu'il aide a r'emporter Celie chez elle. Ce que vous pourrez voir en lisant ces Vers.

SGANARELLE, *En luy passant la main sur le sein.*

ELle est froide partout, et je ne sçais qu'en dire,
Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.

Ma foy je ne sçais pas; mais j'y trouue encor moy
Quelque signe de vie.

LA FEMME *de Sganarelle regardant par la fenestre.*

Ah! qu'est-ce que je voy,
Mon Mary dans ses bras... mais ie m'en vais descendre,
Il me trahit sans doute, et ie veux le surprendre.

SGANARELLE.

Il faut se dépescher de l'aller secourir,
Certes elle auroit tort de se laisser mourir,
Aller en l'autre monde est tres-grande sottise,
Tant que dans celuy-cy l'on peut estre de mise.

Il l'emporte auec vn homme que la suiuante ameine.

SCENE V.

LA FEMME DE SGANARELLE *seule.*

L'Autheur, qui comme nous auons dit cy-dessus, sçait tout à fait bien mesnager l'esprit de son auditeur, apres l'auoir diuerty dans les deux precedentes Scenes, dont la beauté consiste presque tôute dans l'action, l'attache dans celle-cy par vn raisonnement si iuste, que l'on ne poura qu'a peine se l'imaginer, si l'on en considere la matiere; mais

il n'appartient qu'a des plumes, comme la sienne, à faire beaucoup de peu, et voicy pour satisfaire vostre curiosité le suiet de cette Scene. La femme de Sganarelle estant descendüe, et n'ayant point trouué son mary, fait esclatter sa jalousie, mais d'vne maniere s'y surprenante et s'y extraordinaire, qué quoy que cette matiere ait esté fort souuent rebatüe, iamais personne ne la traittée auec tant de succés, d'vne maniere si contraire à celle de toutes les autres femmes, qui n'ont recours qu'aux emportemens en de semblables rencontres, et comme il m'a esté presque impossible de vous l'exprimer aussi bien que luy : Ces vers vous en feront connoistre la beauté !

LA FEMME DE SGANARELLE *seule*.

IL s'est subitement esloigné de ces lieux,
Et sa fuitte a trompé mon desir curieux.
Mais de sa trahison ie ne fais plus de doute,
Et le peu que i'ay veu me la découure toute.
Ie ne m'estonne plus de l'estrange froideur
Dont ie le vois respondre à ma pudique ardeur,
Il reserue l'ingrat ses caresses a d'autres,
Et nourit leurs plaisirs par le ieûne des nostres.
Voilà de nos maris, le procedé commun,
Ce qui leur est permis, leur deuient importun,
Dans les commencemens ce sont toutes merueilles

Ils témoignent pour nous des ardeurs nonpareilles,
Mais les traistres bien-tost se lassent de nos feux,
Et portent autre-part ce qu'ils doiuent chez eux.
Ah! que i'ay de despit, que la loy n'authorise
A changer de mary comme on fait de chemise:
Cela seroit commode, et i'en sçay tel icy
Qui comme moy ma foy le voudroit bien aussi.
Mais quel est ce bijou que le sort me presente,
L'aimail en est fort beau, la graueure charmante,
Ouurons.

En ramassant le portraict que Celie auoit laissé tomber.

SCENE VI.

SGANARELLE, ET SA FEMME.

QVelques beautez que l'autheur ait fait voir dans la Scene precedente, ne croyez pas qu'il soit de ceux qui souuent apres vn beau debut donnent (pour parler vulgairement du nez en terre) puisque plus vous aduancerez dans la lecture de cette Piece, plus vous y descouurirez de beautez, et pour en estre persuadé, il ne faut que ietter les yeux sur cette Scene, qui en fait le fondement. Celie en s'éua-

noüissant, ayant laissé tomber le portraict de son Amant, la femme de Sganarelle le ramasse, et comme elle le considere attentiuement, son mary ayant aidé a reporter Celie chez elle, rentre sur la Scene et regarde par dessus l'espaulle de sa femme, ce qu'elle considere : et voyant ce portraict, commence d'entrer en quelque sorte de jalousie, lors que sa femme s'auise de le sentir, ce qui confirme ces soubçons, dans la pensée qu'il a qu'elle le baise ; mais il ne doute bien-tost plus qu'il est de la grande confrairie, quand il entend dire à sa femme, qu'elle souhaitteroit d'auoir vn Espoux d'vne aussi bonne mine : c'est alors qu'en la surprenant, il luy arrache ce portraict. Mais deuant que de parler des discours qu'ils tiennent ensemble sur le sujet de leur jalousie, il est à propos de vous dire, qu'il ne s'est iamais rien veu de si agréable que les postures de Sganarelle, quand il est derriere sa femme, son visage et ses gestes expriment si bien sa jalousie, qu'il ne seroit pas necessaire qu'il parlast pour paroistre le plus jaloux de tous les hommes : Il reproche à sa femme son infidelité et tâche à la persuader qu'elle est dautant plus coupable qu'elle a vn mary qui (soit pour les qualitez du corps, soit

pour celles de l'esprit) est entierement parfait. Sa femme qui d'vn autre costé croit auoir autant et plus de sujet que luy d'auoir martel en teste, s'emporte contre luy en luy redemandant son bijou; tellement que chacun croyant auoir raison, cette dispute donne vn agreable diuertissement à l'auditeur, à quoy Sganarelle contribüe beaucoup par des gestes qui sont inimitables et qui ne se peuuent exprimer sur le papier. Sa femme estant lasse d'oüir ses reproches luy arrache le Portrait qu'il luy auoit pris, et s'enfuit, et Sganarelle coure apres elle. Vous auriez sujet de me quereller, si je ne vous enuoyois pas les Vers d'vne Scene qui fait le fondement de cette Piece; c'est pourquoy je satisfaits à vostre curiosité.

SGANARELLE.

ON la croyoit morte, et ce n'estoit rien,
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

SA FEMME.

O Ciel! c'est mignature,
Et voila d'vn bel homme vne viue peinture.

SGANARELLE, *à part et regardant sur l'espaule de sa femme.*

Que considere t'elle auec attention,
Ce Portrait mon honneur ne nous dit rien de bon,

D'vn fort vilain soubçon je me sens l'ame esmuë.

SA FEMME *sans l'apperceuoir continuë.*

Iamais rien de plus beau ne s'offrit à ma veuë.
Le trauail plus que l'or s'en doit encor priser.
Hon que cela sent bon.

SGANARELLE *à part.*

Quoy peste le baiser.
Ah! j'en tiens.

SA FEMME *poursuit.*

Auoûons qu'on doit estre rauie
Quand d'vn homme ainsi fait on se peut voir seruie,
Et que s'il en contoit auec attention,
Le penchant seroit grand à la tentation.
Ah! que n'ay-je vn mary d'vne aussi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon rustre...

SGANARELLE *luy arrachant le Portrait.*

Ah! mâtine,
Nous vous y surprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de vostre cher espoux :
Donc à vostre calcul, ô ma trop digne femme!
Monsieur, tout bien conté, ne vaut pas bien Madame,
Et de par Belzebut, qui vous puisse emporter,
Quel plus rare party pourriez-vous souhaitter :
Peut-on trouver en moy quelque chose à redire,
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce visage si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautez soûpirent nuit et jour;
Bref, en tout et par tout ma personne charmante,
N'est donc pas vn morceau dont vous soyez contente:
Et pour rassasier vostre appetit gourmand,
Il faut à son mary le ragoust d'vn galand.

SA FEMME.

I'entends à demy-mot où va la raillerie,
Tu crois par ce moyen...

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie,
La chose est auerée, et je tiens dans mes mains
Vn bon certificat du mal dont je me plains.

SA FEMME.

Mon couroux n'a desja que trop de violence,
Sans le charger encor d'vne nouuelle offence;
Escoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et songe vn peu...

SGANARELLE.

Ie songe à te rompre le cou.
Que ne puis-ie aussi bien que ie tiens la coppie
Tenir l'original.

SA FEMME.

Pourquoy?

SGANARELLE.

Pour rien mamie,
Doux objet de mes vœux i'ay grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.
Le voila le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flame secrette,
Le drole auec lequel...

Regardant le portraict de Lelie.

SA FEMME.

Auec lequel, poursuis?

SGANARELLE.

Auec lequel, te dis-ie... et i'en creue d'ennuis.

SA FEMME.

Que me veux donc par là conter ce maistre yurogne.

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop Madame la carogne;
Sganarelle, est vn nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller Seigneur Corneillius :
I'en suis pour mon honneur; mais à toy qui me l'ostes,
Ie t'en feray du moins pour vn bras ou deux costes.

SA FEMME.

Et tu m'oses tenir de semblables discours.

SGANARELLE.

Et tu m'oses ioüer de ces diables de tours.

SA FEMME.

Et quels diables de tours, parle donc sans rien feindre?

SGANARELLE.

Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre,
D'vn panache de Cerf sur le front me pouruoir,
Helas! voila vrayment vn beau venez-y voir.

SA FEMME.

Donc apres m'auoir fait la plus sensible offence
Qui puisse d'vne femme exciter la vengeance,
Tu prends d'vn feint couroux le vain amusement
Pour preuenir l'effect de mon ressentiment :
D'vn pareil procedé l'insolence est nouuelle,
Celuy qui fait l'offence est celuy qui querelle.

SGANARELLE.

Eh! la bonne effrontée, à voir ce fier maintien
Ne la croiroit-on pas vne femme de bien.

SA FEMME.

Va, poursuis ton chemin, cajolle tes maistresses,
Addresse leurs tes vœux, et fais leurs des caresses.
Mais rends moy mon portraict sans te joüer de moy.

Elle luy arrache le portraict et s'enfuit.

SGANARELLE, *courant apres elle.*

Ouy, tu crois m'eschapper, ie l'auray malgré toy.

SCENE VII.

LELIE, GROSRENÉ.

LElie auoit desia trop causé de trouble dans l'esprit de tous nos Acteurs, pour ne pas venir faire paroistre les siens sur la Scene : En effet il n'y arriue pas plutost, que l'on voit la tristesse peinte sur son visage. Il fait voir que de la campagne où il estoit, il s'est rendu au plutost à Paris, sur le bruit de l'himen de Celie. Comme il est tout nouuellement arriué, son valet le presse d'aller manger vn morceau deuant que d'aller apprendre des nouuelles de sa Maistresse; mais il n'y veut pas consentir, et voyant que son valet l'importune, il l'enuoye manger, cependant qu'il va chercher à se delasser des fatigues de son voyage auprés de sa Maistresse. Remarquez s'il vous plaist, ce que cette Scene contient, et ie vous feray voir en un autre endroit, que l'Autheur a infiniment de l'esprit, de l'auoir placée si à propos ; et pour

vous en mieux faire ressouuenir, en voicy les Vers.

GROSRENÉ.

ENfin nous y voicy; mais Monsieur, si ie l'ose,
Ie voudrois vous prier de me dire vne chose.

LELIE.

Hé bien, parle?

GROSRENÉ.

Auez-vous le diable dans le corps
Pour ne pas succomber a de pareils efforts,
Depuis huit iours entiers auec vos longues traites
Nous sommes à picquer de chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant secoüez,
Que ie m'en sens pour moy tous les membres roüez,
Sans preiudice encor d'vn accident bien pire,
Qui m'afflige vn endroit que ie ne veux pas dire;
Cependant arriué vous sortez bien et beau
Sans prendre de repos, ny manger vn morceau.

LELIE.

Ce grand empressement n'est point digne de blâme,
De l'Himen de Celie, on allarme mon ame;
Tu sçais que ie l'adore, et ie veux estre instruit
Auant tout autre soin de ce funeste bruit.

GROSRENÉ.

Oüy; mais vn bon repas vous seroit necessaire
Pour s'aller esclaircir, Monsieur, de cette affaire,
Et vostre cœur sans doute en deuiendroit plus fort
Pour pouuoir resister aux attaques du sort.
I'en iuge par moy-mesme, et la moindre disgrace
Lors que ie suis à ieun, me saisist, me terrace;
Mais quand i'ay bien mangé, mon ame est ferme à tout,

Et les plus grands reuers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moy, bourez vous et sans reserue aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune.
Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez vostre cœur.

LELIE.

Ie ne sçaurois manger.

GROSRENÉ *à part ce demy vers.*

Si fait bien moy, ie meure.
Vostre disné pourtant seroit prest tout à l'heure.

LELIE.

Tay toy, ie te l'ordonne.

GROSRENÉ.

Ah! quel ordre inhumain.

LELIE.

I'ay de l'inquietude et non pas de la faim.

GROSRENÉ.

Et moy i'ay de la faim, et de l'inquietude
De voir qu'vn sot amour fait toute vostre estude.

LELIE.

Laisse-moy m'informer de l'objet de mes vœux,
Et sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROSRENÉ.

Ie ne replique point à ce qu'vn Maistre ordonne.

SCENE VIII.

LELIE *seul.*

IE ne vous diray rien de cette Scene, puis qu'elle ne contient que ces trois vers.

LELIE *seul.*

NOn, non, a trop de peur mon ame s'abandonne,
Le pere m'a promis et la fille a fait voir
Des preuues d'vn amour qui soustient mon espoir.

SCENE IX.

SGANARELLE, LELIE.

C'Est icy que l'Autheur fait voir qu'il ne sçait pas moins bien representer une Piece, qu'il l'a sçait composer; puisque l'on ne vist iamais rien de si bien joüé que

cette Scene. Sganarelle ayant arraché à sa femme le portraict qu'elle luy venoit de reprendre, vient pour le considerer à loisir, lors que Lelie, voyant que cette boëste ressembloit fort à celle où estoit le portrait qu'il auoit donné à sa Maistresse, s'approche de luy pour le regarder par dessus son espaule : tellement que Sganarelle voyant qu'il n'a pas le loisir de considerer ce portraict comme il le voudroit bien, et que de quelque costé qu'il se puisse tourner, il est obsedé par Lelie : et Lelie enfin de son costé ne doutant plus que ce ne soit son portraict, et impatient de sçauoir de qui Sganarelle peut l'auoir eu, s'enquerre de luy comment il est tombé entre ses mains. Ce desir estonne Sganarelle; mais sa surprise cesse bien-tost, lors qu'apres auoir bien examiné ce portraict, il reconnoist que c'est celuy de Lelie. Il luy dit qu'il sçait bien le soucy qui le tient, qu'il connoist bien que c'est son portraict, et le prie de cesser vn amour qu'vn mary peut trouuer fort mauuais. Lelie luy demande s'il est mary de celle qui conseruoit ce gage. Sganarelle luy dit qu'oüy, et qu'il en est mary tres-marry, qu'il en sçait bien la cause, et qu'il va sur l'heure l'apprendre aux parents de sa femme. Et moy

cependant ie m'en vais vous apprendre les vers de cette Scene. Il faut que vous preniez garde qu'vn agreable mal-entendu est ce qui fait la beauté de cette Scene, et que subsistant pendant le reste de la piece entre les quatre principaux Acteurs, qui sont Sganarelle, sa Femme, Lelie, et sa Maistresse, qui ne s'entendent pas, il diuertit merueilleusement l'auditeur, sans fatiguer son esprit, tant il naist naturellement, et tant sa conduite est admirable dans cette Piece.

SGANARELLE.

NOus l'auons, et ie puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendart qui cause ma vergogne.
Il ne m'est point connu.

LELIE *à part.*

Dieux! qu'apperçoy-ie icy,
Et si c'est mon portraict, que dois-ie croire aussi.

SGANARELLE *continué.*

Ah! pauure Sganarelle, à qu'elle destinée
Ta reputation est-elle condamnée?

Apperceuant Lelie qui le regarde, il se retourne d'vn autre costé.

Faut...

LELIE *à part.*

Ce gage ne peut sans allarmer ma foy,
Estre sortist des mains qui le tenoit de moy.

SGANARELLE.

Faut-il que desormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre,

On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'vne femme mal née imprime sur ton front.

LELIE, *à part.*

Me trompay-ie.

SGANARELLE.

Ah! truande, as-tu bien le courage
De m'auoir fait cocu dans la fleur de mon aage,
Et femme d'vn mary qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'vn Marmouset, vn maudit Estourneau...

LELIE *à part, et regardant encore son portraict.*

Ie ne m'abuse point, c'est mon portraict luy-mesme.

SGANARELLE *luy retourne le dos.*

Cét homme est curieux.

LELIE *à part.*

Ma surprise est extresme.

SGANARELLE.

A qui donc en a-t-il?

LELIE *à part.*

Ie le veux accoster.

haut.

Puis-ie... hé! de grace vn mot.

SGANARELLE *le fuit encore.*

Que me veut-il conter.

LELIE.

Puis-ie obtenir de vous, de sçavoir l'auanture,
Qui fait dedans vos mains trouuer cette peinture.

SGANARELLE *à part, et examinant le portraict qu'il tient et Lelie.*

D'où luy vient ce desir; mais ie m'auise icy...
Ah! ma foy me voila de son trouble esclaircy,
Sa surprise à present n'estonne plus mon ame,
C'est mon homme, ou plutost c'est celuy de ma femme.

LELIE.

Retirez-moy de peine et dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous sçavons Dieu mercy le soucy qui vous tient,
Ce portrait qui vous fasche est vostre ressemblance,
Il estoit en des mains de vostre connoissance,
Et ce n'est pas vn faict qui soit secret pour nous
Que les douces ardeurs de la Dame et de vous :
Ie ne sçay pas si i'ay dans sa galanterie
L'honneur d'estre connu de vostre Seigneurie;
Mais faites-moy celuy de cesser desormais
Vn amour qu'vn mary peut trouuer fort mauuais,
Et songez que les nœuds du sacré mariage...

LELIE.

Quoy, celle, dites-vous dont vous tenez ce gage...

SGANARELLE

Est ma femme, et ie suis son mary.

LELIE.

Son mary.

SGANARELLE.

Oui, son mary vous dis-ie, et mary tres marry,
Vous en sçauez la cause et ie m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parens.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE X.

LELIE *seule.*

LElie se plaint dans cette Scene de l'infidélité de sa Maistresse et l'outrage qu'elle luy fait, ne l'abbatant pas moins que les longs trauaux de son voyage, le fait tomber en foiblesse. Plusieurs ont assez ridiculement repris cette Scene, sans auoir pour iustifier leur impertinence (autre chose à dire) sinon que l'infidélité d'une Maistresse n'estoit pas capable de faire éuanoüir vn homme. D'autres ont dit encor, que cét euanoüissement estoit mal placé, et que l'on voyoit bien que l'Autheur ne s'en estoit seruy que pour faire naistre l'incident qui paroist en suitte. Mais ie respondray en deux mots aux vns et aux autres : et ie dis d'abord aux premiers, qu'ils n'ont pas bien consideré, que l'Autheur auoit preparé cét incident long-temps deuant, et que l'infidélité de la Maistresse de Lelie, n'est pas seule la cause de

son euanoüissement, qu'il a encor deux puissantes raisons, dont l'vne est les longs et penibles trauaux d'vn voyage de huit iours qu'il auoit fait en poste, et l'autre qu'il n'auoit point mangé depuis son arriuée, comme l'Autheur l'a découuert cy-deuant aux auditeurs, en faisant que Grosrené le presse d'aller manger vn morceau afin de pouuoir resister aux attaques du sort (et c'est pour cela que ie vous ay prié de remarquer la Scene qu'ils font ensemble) tellement qu'il n'est pas impossible qu'vn homme qui arriue d'vn long voyage, qui n'a point mangé depuis son arriuée, et qui apprend l'infidelité d'vne Maistresse, s'éuanoüisse. Voila ce que i'ai à dire aux premiers censeurs de cét incident miraculeux. Pour ce qui regarde les seconds, quoy qu'ils paroissent le reprendre avec plus de iustice, ie les confondray encor plutost, et pour commencer à leur faire voir leur ignorance, ie veux leur accorder que l'Autheur n'a fait éuanoüir Lelie, que pour donner lieu à l'incident qui suit; mais ne doiuent-ils pas sçauoir que quand vn Autheur a vn bel incident à inserer dans vne Piece, s'il trouue des moyens vrays-semblables pour le faire naistre, il en doit estre d'autant plus estimé, que la chose est beaucoup

difficile, et qu'au contraire, s'il ne le fait paroistre que par des moyens erronez et tirez par la queuë, il doit passer pour vn ignorant, puisque c'est vne des qualitez la plus necessaire à vn Autheur, que de sçauoir inuenter auec vraye-semblance; c'est pourquoy puis qu'il y a tant de possibilité et de vraye-semblance dans l'esuanoüissement de Lelie, que l'on pourroit dire qu'il estoit absolument necessaire qu'il s'esuanoüit, puis qu'il auroit parû peu amoureux, si estant arriué à Paris, il s'estoit allé amuser à manger, au lieu d'aller trouuer sa Maistresse : Ils condamnent des choses qu'ils deuroient estimer, puisque la conduite de cét incident auec toutes les preparations necessaires, fait voir que l'Autheur pense murement à ce qu'il fait, et que rien ne se peut égaler à la solidité de son esprit. Voila quelle est ma pensée là dessus, et pour vous monstrer que les raisons que i'ay apportées sont vrayes, vous n'auez qu'à lire ces vers.

LELIE *seul.*

AH! que vien-ie d'entendre.
L'on me l'auoit bien dit, et que c'estoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle auoit pour époux.
Ah! quand mille sermens de ta bouche infidelle

Ne m'auroient point promis vne flame eternelle,
Le seul mépris d'vn choix si bas et si honteux
Deuoit bien soûtenir l'interest de mes feux
Ingrate, et quelque bien... mais ce sensible outrage
Se meslant aux trauaux d'vn assez long voyage,
Me donne tout à coup un choc si violent,
Que mon cœur deuient foible et mon corps chancelant.

SCENE XI.

LELIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

VOyons si quelqu'vn n'aura point de pitié de ce pauure Amant qui tombe en foiblesse. La femme de Sganarelle en colere contre son mary, de ce qu'il luy auoit emporté le bijou qu'elle auoit trouvé, sort de chez elle, et voyant Lelie qui commençoit à s'éuanoüir, le fait entrer dans sa salle, en attendant que son mal se passe. Iugez apres les transports de la jalousie de Sganarelle, de l'effect que cét incident doit produire, et s'il fut iamais

rien de mieux imaginé. Vous pourrez lire les vers de cette Scene; cependant que i'iray voir si Sganarelle a trouué quelqu'vn des parens de sa femme.

LA FEMME *de Sganarelle se tournant vers Lelie.*

MAlgré moy mon perfide... helas! quel mal vous presse,
Ie vous vois prest Monsieur à tomber en foiblesse.

LELIE.

C'est vn mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Ie crains icy pour vous l'éuanoüissement,
Entrez dans cette salle en attendant qu'il passe.

LELIE.

Pour vn moment ou deux, i'accepte cette grace.

SCENE XII.

SGANARELLE ET LE PARENT DE SA FEMME.

IL faudroit auoir le pinceau de Poussin, le Brun, et Mignard, pour vous representer auec quelle posture Sganarelle se fait admirer dans cette Scene, où il paroist auec

un parent de sa femme. L'on n'a iamais veu tenir de discours si naifs ny paroistre auec vn visage si niais, et l'on ne doit pas moins admirer l'Autheur, pour auoir fait cette Piece, que pour la maniere dont il l'a representé. Iamais personne ne sçeut si bien demonter son visage, et l'on peut dire que dedans cette Piece, il en change plus de vingt fois; mais comme c'est vn aduertissement que vous ne pouuez auoir à moins que de venir à Paris, voir representer cét incomparable ouurage, ie ne vous en diray pas dauantage pour passer aux choses dont ie puisse plus aisément vous faire part. Ce bon Vieillard remonstre à Sganarelle, que le trop de promptitude expose souuent à l'erreur, que tout ce qui regarde l'honneur est delicat: ensuitte il luy dit qu'il s'informe mieux comment ce portraict est tombé entre les mains de sa femme, et que s'il se trouue qu'elle soit criminelle, il sera le premier à punir son offence. Il se retire apres cela. Comme ie n'ay pû dans cette Scene vous enuoyer le portraict du visage de Sganarelle, en voicy les Vers.

LE PARENT.

D'Vn mary sur ce point i'approuue le soucy;
Mais c'est prendre la chevre vn peu bien viste aussi,
Et tout ce que de vous ie viens d'ouïr contre-elle,

Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle:
C'est vn point delicat et de pareils forfaits,
Sans les bien auerer ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est à dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Qui sçait comme en ses mains ce portraict est venu,
Et si l'homme apres tout luy peut estre connu?
Informez vous en donc, et [si] c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offence.

SCENE XIII.

SGANARELLE *seul.*

SGanarelle pour ne point démentir son caractere, qui fait voir vn homme facile à prendre toutes sortes d'impressions, croit facilement ce que le bonhomme luy dit, et commence à se persuader qu'il s'est trop tost mis dans la teste des visions cornuës, lors que Lelie sortant de chez luy, auec sa femme qui le conduit, le fait de nouueau rentrer en ialousie.

Les vers qu'il dit dans cette Scene, vous feront mieux voir son caractere que ie ne vous l'ay depeint.

SGANARELLE.

ON ne peut pas mieux dire, en effect, il est bon
D'aller tout doucement. Peut estre sans raison
Me suis-ie en teste mis ces visions cornuës,
Et les sueurs au front m'en sont trop tost venuës,
Par ce portraict enfin dont je suis allarmé,
Mon des-honneur n'est pas tout à fait confirmé.
Taschons donc par nos soins...

SCENE XIV.

SGANARELLE, SA FEMME, LELIE *sur la porte de Sganarelle, en parlant à sa Femme.*

IE ne vous dis rien de cette Scene, et ie vous laisse iuger par ces vers de la surprise de Sganarelle.

SGANARELLE *poursuit.*

AH! que vois-ie, ie meure,
Il n'est plus question de portraict à cette heure,
Voicy ma foy la chose en propre original.

LA FEMME *de Sganarelle à Lelie.*

C'est par trop vous haster Monsieur, et vostre mal
Si vous sortez si-tost, poura bien vous reprendre.

LELIE.

Non non, ie vous rends grace autant qu'on puisse rendre,
De l'obligeant secours que vous m'auez presté.

SGANARELLE *à part.*

La masque encore apres luy fait ciuilité.

SCENE XV.

SGANARELLE, LELIE.

LElie donne sans y penser le change à Sganarelle dans cette Scene, et ne le surprend pas moins que l'autre a tantost fait, en luy disant qu'il tenoit son portraict des mains de sa femme. Pour mieux iuger de la surprise de Sganarelle, vous pouuez lire ces

Vers, dont le dernier est placé si à propos, que iamais Piece entiere n'a fait tant d'éclat que ce vers seul.

SGANARELLE *à part.*

IL m'apperçoit, voyons ce qu'il me poura dire.

LELIE.

à part.

Ah ! mon ame s'esmeut et cét object m'inspire...
Mais ie dois condamner cét injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Enuions seulement le bon-heur de sa flame.
O ! trop heureux d'auoir une si belle femme !

Passant aupres de luy, et le regardant.

SCENE XVI.

SGANARELLE, CELIE
regardant aller Lelie.

L'On peut dire que cette Scene en contient deux, puisque Sganarelle fait vne espece de Monoloque, pendant que Celie, qui auoit veu sortir son Amant d'auec luy, le conduit

des yeux, iusqu'à ce qu'elle l'ait perdu de veuë, pour voir si elle ne s'est point trompée. Sganarelle de son costé regarde aussi en aller Lelie, et fait voir le dépit qu'il a de ne luy auoir pas fait insulte, apres l'asseurance qu'il croit auoir d'estre Cocu de luy. Celie luy ayant laissé jetter la plus grande partie de son feu, s'en approche pour luy demander, si celuy qui luy vient de parler ne luy est pas connu; mais il luy répond auec sa naïueté ordinaire, que c'est sa femme qui le connoist et découure peu à peu, mais d'vne manière tout à fait agreable, que Lelie le deshonnore. C'est icy que l'equiuoque diuertist merueilleusement l'Auditeur, puisque Celie detestant la perfidie de son Amant, jettant feu et flames contre luy, et sortant à dessein de s'en venger, Sganarelle croit qu'elle prend sa deffence, et qu'elle ne court à dessein de le punir que pour l'amour de luy. Comme les vers de cette Scene donnent à l'Auditeur un plaisir extraordinaire, il ne seroit pas iuste de vous priuer de ce contentement; c'est pourquoy en jettant les yeux sur les lignes suiuantes, vous pourez connoistre que l'Autheur sçait parfaitement bien conduire vne equiuoque.

SGANARELLE *sans voir Celie.*

CE n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cét estrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'estoit venu des cornes à la teste.
Allez, ce procedé n'est point du tout honneste.

Il se tourne du costé que Lelie s'en vient d'en aller.

CELIE *à part.*

Quoy, Lelie a parû tout à l'heure à mes yeux,
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux.

SGANARELLE *poursuit.*

Celie approcha peu à peu de luy et attend que son transport soit finy pour luy parler.

O! trop heureux d'auoir une si belle femme,
Malheureux bien plutost de l'auoir cette infame,
Dont le coupable feu trop bien verifié,
Sans respect ny demy nous a cocufié;
Mais ie le laisse aller apres vn tel indice
Et demeure les bras croisez comme vn Iocrice.
Ah! ie deuois du moins luy ietter son chapeau.
Luy rüer quelque pierre, ou crotter son manteau,
Et sur luy hautement pour contenter ma rage
Faire au larron d'honneur crier le voisinage.

CELIE.

Celuy qui maintenant deuers vous est venu
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu?

SGANARELLE.

Helas! ce n'est pas moy qui le connoist Madame.
C'est ma femme.

CELIE.

Quel trouble agite ainsi vostre ame?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'vn deüil hors de saison
Et laissez moy pousser des soûpirs à foison.

CELIE.

D'où vous peuuent venir ces douleurs non communes?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes
Et ie le donnerois à bien d'autre qu'à moy
De se voir sans chagrin au point où ie me voy.
Des maris mal-heureux, vous voyez le modele,
On desrobe l'honneur au pauure Sganarelle ;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me desrobe encor la reputation.

CELIE.

Comment?

SGANARELLE.

Ce Damoiseau, parlant par reverence,
Me fait cocu Madame, auec toute licence,
Et i'ay sçeu par mes yeux auerer auiourd'huy
Le commerce secret de ma femme et de luy.

CELIE.

Celuy qui maintenant...

SGANARELLE.

Oüy, oüy, me deshonore,
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

CELIE.

Ah! i'auois bien iugé que ce secret retour
Ne pouuoit me couurir que quelque lasche tour.
Et i'ay tremblé d'abord en le voyant paroistre,
Par vn pressentiment de ce qui deuoit estre.

SGANARELLE.

Vous prenez ma deffence auec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la mesme charité
Et plusieurs qui tantost ont appris mon martire,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CELIE.

Est-il rien de plus noir que ta lasche action,

Et peut-on luy trouuer vne punition.
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Apres t'estre soüillé de cette perfidie.
O Ciel! est-il possible?

SGANARELLE.

Il est trop vray pour moy.

CELIE.

Ah! traistre, scelerat, ame double et sans foy.

SGANARELLE.

La bonne ame.

CELIE.

Non, non, l'Enfer n'a point de gesne
Qui ne soit pour ton crime vne trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voila bien parler.

CELIE.

Auoir ainsi traitté
Et la mesme innocence et la mesme bonté.

SGANARELLE *il soûpire haut.*

Hay.

CELIE.

Vn cœur qui iamais n'a fait la moindre chose
A merité l'affront où ton mespris l'expose.

SGANARELLE.

Il est vray.

CELIE.

Qui bien loins... mais c'est trop, et ce cœur
Ne sçauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous faschez pas tant ma tres-chere Madame,
Mon mal vous touche trop et vous me percez l'ame.

CELIE.

Mais ne t'abuse pas iusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit i'en vueille demeurer;
Mon cœur pour se vanger sçait ce qu'il te faut faire
Et i'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

SCENE XVII.

SGANARELLE *seul.*

SI i'auois tantost besoin de ces excellents Peintres que ie vous ay nommez, pour vous despeindre le visage de Sganarelle; j'aurois maintenant besoin et de leur pinceau et de la plume des plus excellents Orateurs, pour vous descrire cette Scene. Iamais il ne se vit rien de plus beau, iamais rien de mieux joüé, et iamais Vers ne furent si generalement estimez. Sganarelle iouë seul cette Scene, repassant dans son esprit tout ce que l'on peut dire d'vn Cocu, et les raisons pour les quelles il ne s'en doit pas mettre en peine, s'en démesle si bien, que son raisonnement pouroit en vn besoin consoler

ceux qui sont de ce nombre. Ie vous enuoye les Vers de cette Scene, afin que si vous connoissez quelqu'vn à vostre païs qui soit de la Confrairie dont Sganarelle se croit estre, vous le pûssiez par là retirer de la melancolie où il pouroit s'estre plongé.

SGANARELLE *seul.*

QVe le Ciel la preserue à iamais de danger.
Voyez quelle bonté de vouloir me vanger :
En effet, son couroux qu'excite ma disgrace
M'enseigne hautement ce qu'il faut que ie fasse,
Et l'on ne doit iamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'estre vn vray sot.
Courons donc le chercher cependant qu'il m'affronte,
Monstrons nostre courage à venger nostre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos despens
Et sans aucun respect faire cocu les gens.
Doucement, s'il vous plaist, cét homme a bien la mine
D'avoir le sang boüillant, et l'ame vn peu mutine,
Il pouroit bien mettant affront dessus affront
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Ie hay de tout mon cœur les Esprits coleriques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques :
Ie ne suis pas battant de peur d'estre battu
Et l'humeur debonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'vne telle offence
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foy laissons le dire autant qu'il luy plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera :
Quand j'auray fait le brave, et qu'un fer pour ma peine

Il se retourne ayant fait trois ou quatre pas.

M'aura d'vn vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trespas,
Dites moy mon honneur en serez vous plus gras?
La Biere est vn sejour par trop melancolique
Et trop mal sein pour ceux qui craignent la colique,
Et quant à moy je trouue, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux estre encor Cocu que Trepassé :
Quel mal cela fait-il? la jambe en deuient-elle
Plus tortuë apres tout, et la taille moins belle?
Peste soit qui premier trouua l'inuention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire vne femme volage?
Puis qu'on tient à bon droit tout crime personnel
Que fait là nostre honneur pour estre criminel,
Des actions d'autruy l'on nous donne le blasme,
Si nos femmes sans nous ont vn commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe sur nostre dos,
Elles font la sottise, et nous sommes les sots,
C'est vn vilain abus, et les gens de Police
Nous deuroient bien regler vne telle injustice.
N'auons nous pas assez des autres accidents,
Qui nous viennent happer en despit de nos dents,
Les querelles, procez, faim, soif, et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie
Sans s'aller de surcroist auiser sottement
De se faire vn chagrin qui n'a nul fondement.
Mocquons-nous de cela, mesprisons les allarmes,
Et mettons sous nos pieds les soûpirs et les larmes,
Si ma femme a failly, qu'elle pleure bien fort;
Mais, pourquoy moy pleurer, puisque ie n'ay point tort:
En tout cas ce qui peut m'oster ma fascherie,

C'est que je ne suis pas seul de ma Confrairie,
Voir cajoler sa femme et n'en tesmoigner rien
Se pratique aujourd'huy par force gens de bien :
N'allons donc point chercher à faire vne querelle
Pour vn affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me vanger pas;
Mais je le serois fort de courir au trespas.
Mettant la main sur son estomach. Je me sens là, pourtant remüer une bille
Qui veut me conseiller quelque action virille :
Oüy le courroux me prend, c'est trop estre poltron,
Ie veux resolument me vanger du Larron:
Desja pour commencer dans l'ardeur qui m'enflame,
Ie vais dire par tout qu'il couche auec ma femme.

Advoüez-moy maintenant la vérité, est-il pas vray, Monsieur, que vous auez trouué ces Vers tout à fait beaux, que vous ne vous estes pû empescher de les relire encore vne fois, et que vous demeurez d'accord que Paris a eu raison de nommer cette Scene, la belle Scene.

SCENE XVIII.

GORGIBVS, CELIE, LA SVIVANTE.

CElie n'ayant point trouué de moyen plus propre pour punir son amant que d'espouser Valere, dit à son pere qu'elle est preste de suiure en tout ses volontez, de quoy le bon vieillard tesmoigne estre beaucoup satisfait, comme vous pouuez voir par ces Vers.

CELIE.

OVy, ie veux bien subir vne si iuste Loy
Mon pere, disposez de mes vœux et de moy,
Faites quand vous voudrez signer cette himenée,
A suiure mon deuoir ie suis determinée,
Ie pretends gourmander mes propres sentiments
Et me soûmettre en tout à vos commandements.

GORGIBVS.

Ah! voila qui me plaist de parler de la sorte,
Parbleu, si grande ioye à l'heure me transporte,
Que mes iambes sur l'heure en cabrioleroient
Si nous n'estions point veus de gens qui s'en riroient.

Approche toy de moy, viens-ça que ie tembrasse :
Vne belle action n'a pas mauuaise grace,
Vn pere quand il veut peut sa fille baiser
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
Va le contentement de te voir si bien née,
Me fera rajeunir de dix fois vne année.

SCENE XIX.

CELIE, LA SVIVANTE.

VOus pourez dans les cinq Vers qui suiuent, apprendre tout le sujet de cette Scene.

LA SUIVANTE.

CE changement m'estonne.

CELIE.

Et lors que tu sçauras
Par quel motif i'agis tu m'en estimeras.

LA SVIVANTE.

Cela pourroit bien estre.

CELIE.

Apprends donc que Lelie,

A pû blesser mon cœur par vne perfidie,
Qu'il estoit en ces lieux sans...

LA SVIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCENE XX.

CELIE, LELIE, LA SVIVANTE.

DAns cette Scene, Lelie qui auoit fait dessein de s'en retourner, vient trouuer Celie, pour luy dire vn éternel adieu, et se plaindre de son infidelité, dans la pensée qu'il a, qu'elle est mariée à Sganarelle; lors que Celie, qui croit auoir plus de lieu de se plaindre que luy, luy reproche de son costé sa perfidie, ce qui ne donne pas vn mediocre contentement à l'auditeur, qui connoist l'innocence de l'vn et de l'autre, et comme vous la connoissez aussi, je croy que ces Vers vous pouront diuertir.

LELIE.

AVant que pour iamais ie m'esloigne de vous,
Ie veux vous reprocher au moins en cette place..

CELIE.

Quoy me parler encor, auez vous cette audace?

LELIE.

Il est vray qu'elle est grande et vostre choix est tel
Qu'à vous rien reprocher ie serois criminel,
Viuez, viuez contente et brauez ma memoire
Auec le digne Espoux qui vous comble de gloire.

CELIE.

Oüy traistre i'y veux viure, et mon plus grand desir
Ce seroit que ton cœur en eust du desplaisir.

LELIE.

Qui rend donc contre moy ce couroux legitime?

CELIE.

Quoy tu fais le surpris, et demande ton crime?

SCENE XXI.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA SVIVANTE.

SGanarelle qui comme vous auez veu dans la fin de la belle Scene, (puis qu'elle n'a point à present d'autre nom dans Paris) a pris resolution de se venger de Lelie, vient pour cet effet dans cette Scene, armé de toutes pieces : et comme il ne l'apperçoit pas d'abord, il ne luy promet pas moins que la mort dés qu'il le rencontrera. Mais comme il est de ceux qui n'exterminent leurs ennemis que quand ils sont absens, aussi tost qu'il apperçoit Lelie, bien loin de luy passer l'espée au trauers du corps, il ne luy fait que des reuerences, et puis se retirant à quartier, il s'excite à faire quelque effort genereux et à le tuer par derriere : et se mettant apres en colere contre luy mesme de ce que sa poltronnerie ne luy

permet pas seulement de le regarder entre deux yeux, il se punit luy mesme de sa lascheté, par les coups et les soufflets qu'il se donne, et l'on peut dire, que quoy que bien souuent l'on ait veu des Scenes semblables, Sganarelle sçait si bien animer cette action, qu'elle paroit nouuelle au Theâtre. Cependant que Sganarelle se tourmente ainsi luy mesme, Celie et son Amant n'ont pas moins d'inquietude que luy, et ne se reprochent que par des regards enflammez de couroux, leur infidelité imaginaire; la colere quand elle est montée jusqu'à l'exceds, ne nous laissant pour l'ordinaire que le pouuoir de dire peu de paroles. Celie est le premier qui a la veuë de Sganarelle, dit à son Amant de jetter les yeux sur luy, et qu'il verra dequoy le faire ressouuenir de son crime; mais comment y trouueroit-il de quoy le confondre, puisque c'est par là qu'il pretend la confondre elle-mesme : Il se passe encore quantité de choses dans cette Scene, qui confirment les soubçons de l'vn et de l'autre; mais de peur de vous ennuyer trop long temps par ma Prose, j'ay recours aux Vers que voicy, pour vous les expliquer.

SGANARELLE *entre armé.*

GVerre, guerre mortelle, à ce larron d'honneur
Qui sans misericorde a soûillé nostre honneur.

CELIE *à Lelie.*

Tourne? tourne les yeux? sans me faire respondre.

LELIE.

Ah! ie vois...

CELIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LELIE.

Mais pour vous obliger bien plûstost à rougir.

SGANARELLE.

Ma colere à present est en estat d'agir,
Dessus ses grands cheuaux est monté mon courage
Et si ie le rencontre on verra du carnage :
Oüy i'ai iuré sa mort, rien ne peut l'empecher,
Où ie le trouueray, ie le veux depescher,
Au beau melieu du cœur il faut que ie luy donne...

LELIE.

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE.

Ie n'en veux à personne.

LELIE.

Pourquoy ces armes là?

SGANARELLE.

C'est un habillement
Que i'ay pris pour la pluye.
à part.
Ah! quel contentement
I'aurois à le tuer, prenons-en le courage.

LELIE.

Hay?

SGANARELLE *se donnant des coups de poings sur l'estomach, et des soufflets pour s'exciter. à part.*

Ie ne parle pas. Ah! poltron dont i'enrage,
Lasche, vray cœur de poule.

CELIE.

Il t'en doit dire assez
Cét obiet, dont tes yeux nous paroissent blessez.

LELIE.

Ouy, ie connois par là que vous estes coupable
De l'infidelité la plus inexcusable,
Qui iamais d'vn amant puisse outrager la foy.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ay ie vn peu de cœur.

CELIE.

Ah! cesse deuant moy
Traistre, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE.

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage mon enfant, sois vn peu vigoureux,
Là, hardy, tasche à faire vn effort genereux,
En le tuant, tandis qu'il tourne le derriere.

LELIE *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puis qu'vn pareil discours esmeut vostre colere,
Ie dois de vostre cœur me monstrer satisfait,
Et l'applaudir icy du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Ouy, ouy, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir deffendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle a fait bien de deffendre mes droits :
Cette action Monsieur, n'est point selon les loix,
I'ay raison de m'en plaindre, et si ie n'estois sage,
On verroit arriuer vn estrange carnage.

LELIE.

D'où vous naist cette plainte? et quel chagrin brutal...

SGANARELLE.

Suffit, vous sçauez bien où le bois me fait mal,
Mais vostre conscience et le soin de vostre ame
Vous deuroient mettre aux yeux que ma femme est ma femme,
Et vouloir à ma barbe en faire vostre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon Chrestien.

LELIE.

Vn semblable soubçon est bas et ridicule,
Allez dessus ce point n'ayez aucun scrupule,
Ie sçay qu'elle est à vous, et bien loin de brûler ..

CELIE.

Ah qu'icy tu sçais bien traistre, dissimuler.

LELIE.

Quoy me soubçonnez-vous d'auoir vne pensée
De qui son ame ait lieu de se croire offencée :
De cette lascheté voulez-vous me noircir.

CELIE.

Parle? parle à luy-mesme? il poura t'esclaircir.

SGANARELLE.

Vous me deffendez mieux que ie n'aurois [sçeu] faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCENE XXII.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, SA FEMME, LA SVIVANTE.

DAns la quatriesme Scene de cette Piece, la femme de Sganarelle, qui auoit pris de la ialousie en voyant Celie entre les bras de son mary, vient pour luy faire des reproches (ce qui fait voir la merueilleuse conduite de cét ouurage) iugez de la beauté qu'vn agreable mal entendu produit dans cette Scene. Sganarelle croit que sa femme vient pour deffendre son galand, sa femme croit qu'il aime Celie, Celie croit qu'elle vient ingenument se plaindre d'elle, à cause qu'elle est auec Lelie, et luy en fait des reproches; et Lelie enfin ne sçait ce qu'on luy vient conter, et croit tousiours que Celie a espousé Sganarelle. Quoy que cette Scene donne vn plaisir incroyable à l'auditeur, elle ne peut pas durer plus long temps sans trop de confu-

sion, et ie gage que vous souhaittez desia de voir comment toutes ces personnes sortiront de l'embarras où ils se rencontrent; mais ie vous le donnerois bien à deuiner en quatre coups, sans qùe vous en pûssiez venir à bout. Peut-estre vous persuadez vous qu'il va venir quelqu'vn qui sans y penser luy-mesme, les tirera de leur erreur : peut-estre croyez-vous aussi qu'à force de s'animer les vns contre les autres, quelqu'vn venant à se iustifier, leur fera voir à tous qu'ils s'abusent; Mais ce n'est point tout cela, et l'Autheur s'est seruy d'vn moyen dont personne ne s'est iamais aduisé, et que vous pourrez sçauoir si vous lisez les vers de cette Scene.

LA FEMME *de Sganarelle à Celie.*

IE ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire esclater Madame, vn esprit trop ialoux;
Mais ie ne suis point duppe et voy ce qui se passe :
Il est de certains feux de fort mauuaise grace,
Et vostre ame deuroit prendre vn meilleur employ,
Que de seduire vn cœur qui doit n'estre qu'à moy.

CELIE.

La declaration est assez ingenuë.

SGANARELLE *à sa femme.*

L'on ne demandoit pas carogne ta venuë,
Tu la viens quereller lors qu'elle me deffend,
Et tu tremble de peur qu'on t'oste ton galand.

CELIE.

Se tournant vers Lelie. Allez ne croyez pas que l'on en ait enuie.
Tu vois si c'est mensonge, et i'en suis fort rauie

LELIE.

Que me veut-on conter?

LA SVIVANTE.

Ma foy, ie ne sçay pas
Quand on verra finir ce galimatias.
Desia depuis long-temps ie tasche à le comprendre,
Et si plus ie l'escoute et moins ie puis l'entendre;
Ie vois bien à la fin que ie m'en dois mesler.
Allant se mettre entre Lelie et sa maistresse.
Respondez-moy par ordre et me laissez parler.
A Lelie. Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vostre?

LELIE.

Que l'infidelle a pû me quitter pour [vn] autre:
Que lors que sur le bruit de son himen fatal,
l'accours tout transporté d'vn amour sans égal,
Dont l'ardeur resistoit à se croire ovbliée,
Mon abord en ces lieux la trouue mariée.

LA SVIVANTE.

Mariée, à qui donc?

LELIE *monstrant Sganarelle.*

A luy.

LA SVIVANTE.

Comment à luy.

LELIE.

Oüy-da.

LA SVIVANTE.

Qui vous l'a dit?

LELIE.

C'est luy-mesme aujourd'huy.

LA SVIVANTE *à Sganarelle.*

Est-il vray?

SGANARELLE.

Moy, i'ay dit que c'estoit à ma femme
Que i'estois marié.

LÉLIE.

Dans vn grand trouble d'ame,
Tantost de mon portraict ie vous ay veu saisi.

SGANARELLE.

Il est vray, le voila.

LELIE.

Vous m'auez dit aussi
Que celle aux mains de qui vous auiez pris ce gage
Estoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE *Monstrant sa femme.*

Sans doute, et ie l'auois de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans luy descouuert son peché.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me viens-tu conter par ta plainte importune,
Ie l'auois sous mes pieds rencontré par fortune,
Et mesme quant apres ton iniuste couroux
I'ay fait dans sa foiblesse entrer Monsieur chez nous, *Monstrant Lelie.*
Ie n'ay pas reconnû les traits de sa peinture.

CELIE.

C'est moy qui du portraict ay causé l'auenture
Et ie l'ay laissé cheoir en cette pasmoison *A Sganarelle.*
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SVIVANTE.

Vous voyez que sans moy vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'Elebore.

SGANARELLE.

Prendrons-nous tout cecy pour de l'argent content :

Mon front l'a sur mon ame eu bien chaude pourtant.

SA FEMME.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée
Et doux que soit le mal, ie crains d'estre trompée.

SGANARELLE.

Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien,
Ie risque plus du mien que tu ne fais du tien :
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

SA FEMME.

Soit mais gare le bois si i'apprend quelque chose.

CELIE *à Lelie apres auoir parlé bas ensemble.*

Ah! Dieux s'il est ainsi, qu'est-ce donc que i'ay fait,
Ie dois de mon couroux apprehender l'effect :
Ouy, vous croyant sans foy, i'ay pris pour ma vengeance
Le malheureux secours de mon obeïssance,
Et depuis vn moment mon cœur vient d'accepter
Vn himen que tousiours i'eus lieu de rebuter,
I'ay promis à mon pere, et ce qui me desole...
Mais ie le vois venir.

LELIE.

Il me tiendra parole.

SCENE XXIII.

CELIE, LELIE, GORGIBVS, SGANARELLE, SA FEMME, LA SVIVANTE.

LElie dans cette Scene, demande l'effect de sa parole à Gorgibus. Gorgibus luy refuse sa fille, et Celie ne se resout qu'à peine d'obeïr à son pere, comme vous pouuez voir en lisant.

LELIE.

MOnsieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Bruslant des mesmes feux, et mon ardente amour
Verra comme ie croy la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'himen de Celie.

GORGIBVS.

Monsieur, que ie reuois en ces lieux de retour
Bruslant des mesmes feux, et dont l'ardente amour
Verra que vous croyez la promesse accomplie
Qui vous donna l'espoir de l'himen de Celie,
Tres-humble seruiteur à vostre Seigneurie.

LELIE.

Quoy? Monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir?

GORGIBVS.

Ouy Monsieur, c'est ainsi que ie fais mon deuoir,
Ma fille en suit les loix.

CELIE.

Mon deuoir m'interesse,
Mon pere à desgager vers luy vostre promesse.

GORGIBVS.

Est-ce respondre en fille à mes commandemens ?
Tu te demens bien-tost de tes bons sentimens,
Pour Valere tantost... Mais i'apperçois son pere
Il vient asseurément pour conclure l'affaire.

SCENE DERNIERE.

CELIE, LELIE, GORGIBVS,
SGANARELLE, SA FEMME,
VILLEBREQVIN,
LA SVIVANTE.

LA ioye que Celie auoit euë en apprenant que son amant ne luy estoit pas infidelle eust esté de courte durée, si le pere de Valere ne fut pas venu à temps pour les retirer tous deux de peine. Vous pourrez

voir dans le reste des vers de cette Piece, que voicy le subjet qui le fait venir.

GORGIBVS.

QVi vous ameine icy, Seigneur Villebrequin?

VILLEBREQVIN.

Vn secret important que i'ay sçeu ce matin,
Qui romp absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont vostre fille acceptoit l'himenée,
Sous des liens cachez trompans les yeux de tous
Vit depuis quatre mois auec Lise en Espoux,
Et comme des parents le bien et la naissance
M'ostent tout le pouuoir d'en casser l'allience,
Ie vous viens...

GORGIBVS.

Brisons-là, si sans vostre congé,
Valere vostre fils ailleurs s'est engagé,
Ie ne vous puis celer que ma fille Celie,
Dés long-temps par moy-mesme est promise à Lelie,
Et que riche en vertus son retour aujourd'huy
M'empesche d'agréer un autre Espoux que luy.

VILLEBREQVIN.

Un tel choix me plaist fort.

LELIE.

Et cette iuste enuie,
D'vn bon-heur eternel va couronner ma vie.

GORGIBVS.

Allons choisir le iour pour se donner la foy.

SGANARELLE.

A-t-on mieux crû iamais estre cocu que moy.
Vous voyez qu'en ce faict la plus forte apparence

Peut jetter dans l'esprit une fausse creance :
De cét exemple-cy, ressouuenez-vous bien,
Et quand vous verriez tout ne croyez iamais rien.

Sans mentir, Monsieur, vous me deuez estre bien obligé de tant de belles choses que ie vous enuoye, et tous les melons de vostre jardin ne sont pas suffisans pour me payer de la peine d'auoir retenu pour l'amour de vous toute cette Piece par cœur; mais i'oubliois de vous dire vne chose à l'auantage de son Autheur, qui est que comme ie n'ay eu cette Piece que ie vous enuoye [*que*] *par effort de memoire, il peut s'y estre coulé quantité de mots les vns pour les autres, bien qu'ils signifient la mesme chose; et comme ceux de l'Autheur peuuent estre plus significatifs, ie vous prie de m'imputer toutes les fautes de cette nature que vous y trouuerez; et ie vous conjure auec tous les curieux de France de venir voir représenter cette Piece comme vn des plus beaux Ouurages, et vn des mieux ioüez qui ait iamais parû sur la Scene.*

FIN.

Extraict de Priuilege du Roy.

PAr grace et Priuilege du Roy, donné à Paris le 26. Iuillet 1660. signé, par le Roy en son Conseil, LABORY : Il est permis au *Sieur de Neuf-Villenaine*, de faire imprimer par tel Imprimeur et Libraire qu'il voudra, vne Comédie intitulée *Sganarelle ou le Cocu Imaginaire*, auec les Argumens sur chaque Scene, pendant l'espace de cinq ans; et deffenses sont faites à tous autres de l'imprimer ny vendre d'autre Edition que celle de l'Exposant, à peine de quinze cens liures d'amende, de tous despens, dommages et interests, comme il est porté plus amplement par lesdites Lettres.

Et ledit Sieur de Neuf-Villenaine a cedé son droict de Priuilege à Iean Ribou, Marchand à Paris, pour en joüyr suiuant l'accord fait entr'eux.

Enregistre sur le Liure de la Communauté, suiuant l'Arrest de la Cour.

IOST, Syndic.

Acheué d'imprimer le 12 Aoust 1660.

Les Exemplaires ont esté fournis.

62634308

Librairie des Bibliophiles, rue St-Honoré, 338

ÉDITIONS ORIGINALES

DE MOLIÈRE

Reproduction fac-simile

PUBLIÉE PAR L. LACOUR ET D. JOUAUST

Les éditions originales de Molière atteignent aujourd'hui dans les ventes des prix qui les rendent inabordables à la plupart des bibliophiles. A peine en rencontre-t-on quelques-unes dans les bibliothèques publiques. Aussi leur rareté n'est-elle pas seulement un obstacle pour les curieux et les collectionneurs, elle est aussi très-préjudiciable aux travailleurs qui ont besoin de ces éditions pour leurs études littéraires, et qui souvent perdent leur temps en démarches inutiles pour se les procurer. Nous pensons donc rendre un service aux uns et aux autres en continuant la publication des éditions originales de Molière.

Les difficultés sans nombre que comporte la recherche de ces éditions nous avaient d'abord fait prendre le parti de les imprimer sans ordre déterminé, à mesure que nous aurions la bonne fortune de nous les procurer; mais nous nous sommes décidés

ensuite à les réimprimer dans l'ordre où elles ont paru, pensant que ce mode de publication donnerait un intérêt de plus à notre collection.

Il en pourra résulter quelques retards, que nous diminuerons autant qu'il sera en nous, et qui seront d'autant moins importants que les heureux possesseurs des éditions originales de Molière, à qui nous faisons appel ici, mettront plus de bonne grâce à nous communiquer leurs précieux exemplaires.

Le tirage est de 300 à 400 exemplaires sur très-beau papier vergé, plus 20 sur papier de Chine et 20 sur papier whatman. Comme il n'a pas été tiré d'exemplaires sur papier whatman pour les deux premières pièces, *l'Amour medecin* et *les Précieuses ridicules*, nous avons décidé, malgré le sacrifice que cette détermination nous imposera, de les réimprimer exprès, à 20 exemplaires, sur papier whatman, afin de pouvoir offrir la collection complète aux amateurs qui voudront l'avoir sur ce papier.

Les personnes qui possèdent déjà ces deux pièces sur papier vergé ou sur papier de Chine, et qui voudraient s'assurer toute la collection, devront nous en prévenir sans délai, pour qu'on leur réserve leurs exemplaires.

NOTA. — *Prière d'adresser immédiatement les demandes pour les exemplaires sur* VÉLIN *et sur* PARCHEMIN.

EN VENTE :

L'Amour medecin . . . . . 5 *fr.*
Les Precieuses ridicules. . . . 5 *fr.*
L'Estourdy. . . . . 7 *fr.*
Sganarelle. . . . . 6 *fr.*

Sous presse : *Le Dépit amoureux.*

Les éditions originales de Molière, d'un format analogue à celui du *Cabinet du Bibliophile*, peuvent se joindre à cette collection, à laquelle elles se rattachent encore par l'idée qui préside à leur publication. — Pour se renseigner sur les volumes parus dans cette dernière collection, demander le catalogue de la *Librairie des Bibliophiles*

SEPTEMBRE 1872.

SGANARELLE

OU

LE COCV IMAGINAIRE